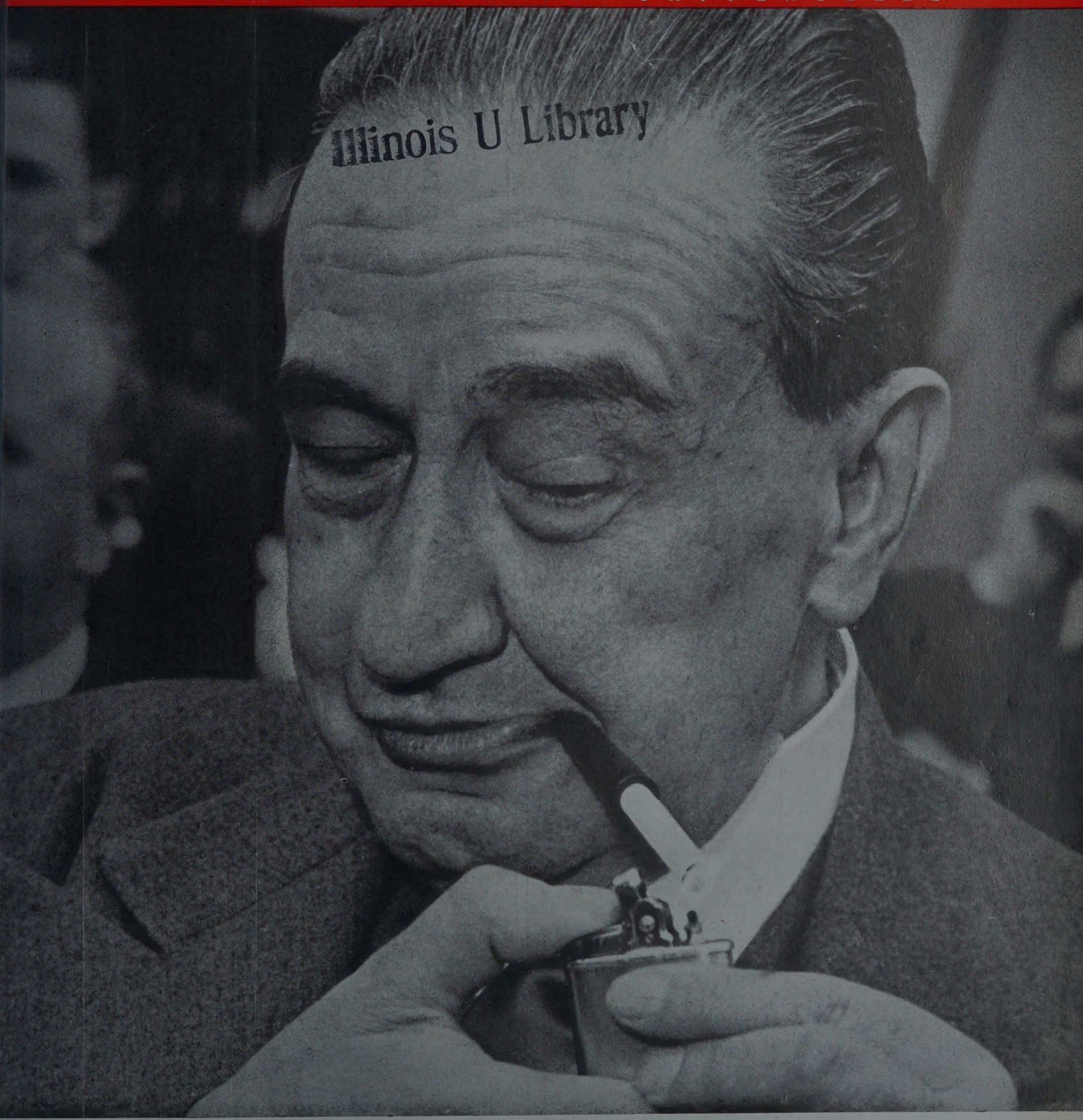
N° 310 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library



LA MORT DE MAURICE-PETSCHE

Le pays vient de perdre un de ses meilleurs serviteurs en Maurice Petsche, enlevé à cinquante-six ans par une crise d'urémie. Parlementaire de longue date, ayant siégé maintes fois dans les conseils du gouvernement, le labeur écrasant auquel il avait dû faire face depuis 1949 comme ministre des Finances avait miné sa santé, déjà ébranlée. Récemment il avait accepté, contre ses médecins, le poste de ministre d'État que lui avait offert M. Pleven. — Phot. A. G. I. P.

Visitez la

6e FOIRE INTERNATIONALE

DE

GAND

Du 8 au 23 SEPTEMBRE 1951

et ses Expositions :

* des Arts Graphiques et Industries connexes
* du Génie Civil
* de l'Armée

ses sections :

* Coloniales
* « Monde des Merveilles »
* Technique du Textile et ses 17 groupes industriels.

Administration : Palais des Fêtes - GAND (Belgique)

Sonora seul

VOUS DONNE UN PORTATIF QUI ÉGALE LES MEILLEURS POSTES D'APPARTEMENT

"Piléprise"

Le "PILÉPRISE" marche indifféremment sur les piles incorporées ou sur tous secteurs.

C'est un poste exceptionnel d'une conception entièrement nouvelle. 7 lampes - ÉTAGE HAUTE FRÉQUENCE permettant l'écoute parfaite des postes éloignés. Réception sur CADRE ACCORDÉ INCORPORÉ éliminant la majorité des parasites industriels.

En fonctionnement "secteur", utilisation d'une lampe B F. distincte. Ce montage permet une grande puissance et une musicalité remarquable. Dispositif spécial RÉGULATEUR de TENSION protégeant les filaments des lampes batterie des survoltages du réseau. RECHARGE AUTOMATIQUE prolongeant 3 fois la durée des piles.

Cadran-miroir qui s'allume automatiquement sur prise électrique, et, sur pile, sur simple pression d'un bouton. Le "PILÉPRISE" peut être fourni dans diverses couleurs ravissantes.

Trois gammes d'ondes : 30 à 52 Mètres, 180 à 580 Mètres, 950 à 2.000M.

Il ne pèse que 4 kgs. 300 avec piles.

DIMENSIONS : Long. 27cm, Haut 21cm5, Prof. 14cm5

32.950 frs

Écrivez-nous pour recevoir sans frais le dépliant contenant toutes les caractéristiques sur ce poste. Demandez le dépliant E4.

Sonora RADIO

USINES ET BUREAUX A PUTEAUX (Seine)

Des MILLIERS ont réussi par l'Ecole A.B.C. dans l'ART d'ÉCRIRE

DEVENIR "ÉCRIVAIN"

est possible à tous ceux qui ont assez de volonté pour s'y préparer. Mais comment y parvenir ? Aujourd'hui il n'y a plus de place pour les médiocres. Celui qui veut réussir doit s'armer afin de mettre de son côté toutes les chances. Ecrire est un métier, un métier qui s'apprend.

ÊTRE PUBLIÉ :

Nous pouvons faire pour vous ce que nous avons fait pour tant de nos élèves, maintenant romanciers, journalistes, lauréats de prix littéraires, rédacteurs publicitaires...

VOUS POUVEZ ESPÉRER

Car il existe une méthode dont l'unique but est de vous donner une véritable formation professionnelle. Vous verrez votre personnalité s'affirmer, votre vocabulaire s'enrichir, votre style devenir l'expression exacte de votre pensée.

SAVOIR BIEN RÉDIGER ...

vous poussera devant les autres dans n'importe quelle occupation et augmentera de 50 % votre valeur personnelle.

LES BONS RÉDACTEURS SONT RARES

La secrétaire qui répond au courrier, le technicien qui rédige un rapport, l'homme d'affaires qui doit écrire des lettres convaincantes, le médecin qui prépare un mémoire, l'employé qui se présente dans une nouvelle maison ont besoin d'un style clair, précis.

ON VOUS JUGE SUR VOS ÉCRITS

Toute l'orientation d'une vie peut dépendre de quelques pages bien ou mal rédigées. Que de réussites dues à une simple lettre qui tranche sur la médiocrité des autres. Mettez cette chance de votre côté et soyez à la hauteur de vous-même lorsque vous écrivez. Vous pouvez acquérir en très peu de temps cette maîtrise du style et cette facilité à rédiger.

NOUVELLE BROCHURE GRATUITE :

Notre brochure " L'Art d'Ecrire " vous apportera des informations inattendues et même une sorte de révélation ainsi que la réponse aux questions que vous pourriez vous poser tant sur votre avenir d'écrivain que sur la manière de posséder rapidement un bon style. Demandez-la aujourd'hui même en envoyant ou recopiant le coupon ci-dessous

ÉCOLE A.B.C. (RÉDACTION E 42)
12, Rue Lincoln - Paris (8e)

Veuillez m'envoyer gratuitement et sans engagement de ma part, votre brochure "L'Art d'Ecrire" (Ci-joint 15 frs pour frais d'envoi).

Nom .....

Adresse .....

Pour la Belgique : 18, r. du Méridien, Bruxelles

"LE DIABLOTIN"

RAMONE CHIMIQUEMENT

en **5** minutes

ÉTEINT LES FEUX DE CHEMINÉE

J. LEFEBVRE

Agent général des PRODUITS ROLLET

Neuilly-sur-Seine

9 BIS, RUE DU Cdt-PILOT — Tél. : MAI. 50-20

De vigne en vin –
De vin en Byrrh...

BYRRH

PARFUM DE JEUNESSE ET BEAUTÉ

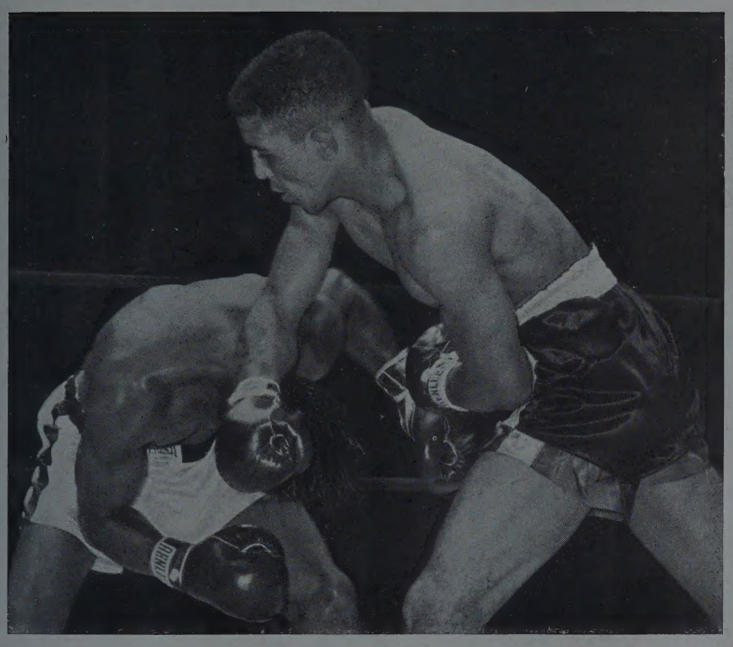
POUR UN HOMME

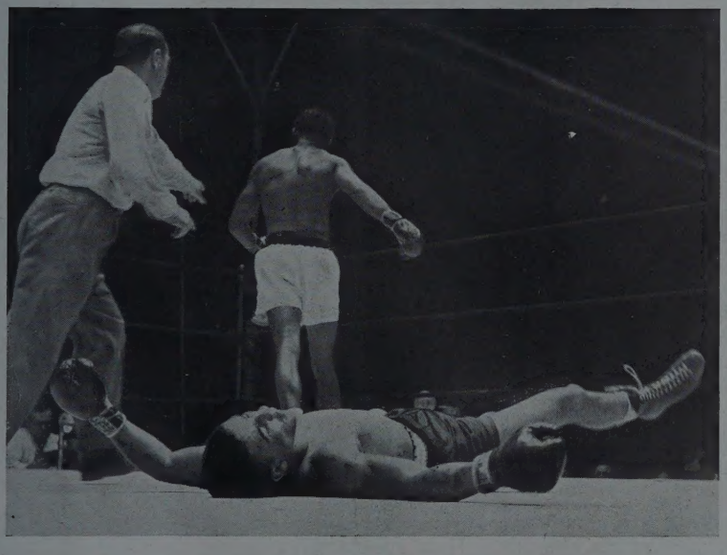
LES PLUS BELLES LAVANDES

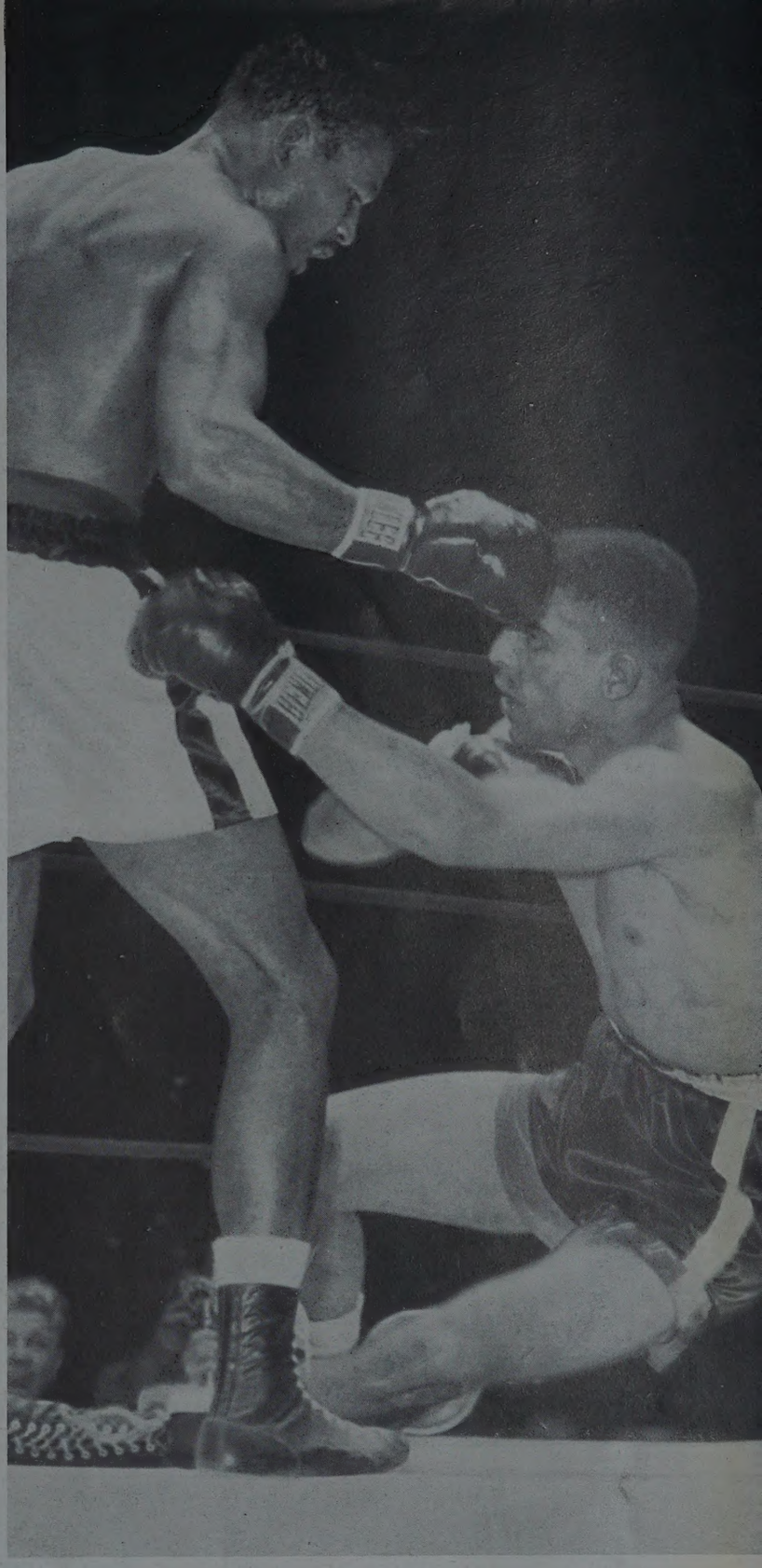
DE CARON

7me ANNEE — NUMERO 310 22 SEPTEMBRE 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ





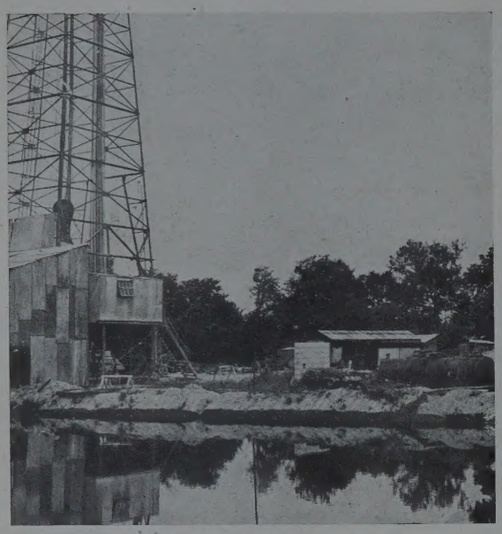


LA REVANCHE DE ROBINSON

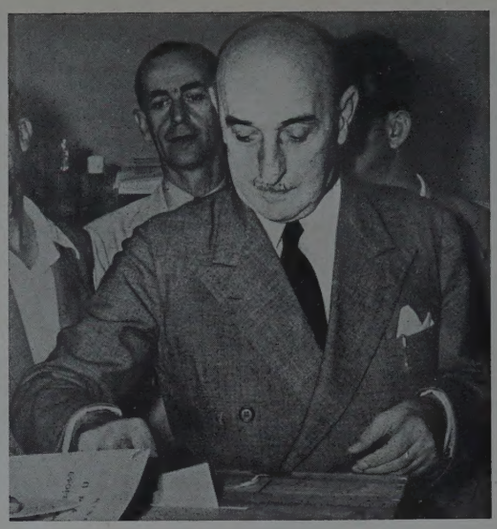
Le boxeur noir américain Ray « Sugar » Robinson vient de reconquérir le titre de champion du monde des poids moyens en battant l'Anglais Randolph Turpin, qui le lui avait ravi à l'issue d'une rencontre disputée à Londres le 10 juillet. Plus de 60.000 spectateurs se pressaient le mercredi 12 septembre dans l'enceinte du *Polo Ground* de New-York pour assister au match revanche. Pendant neuf rounds le combat fut acharné, chacun des deux adversaires prenant tour à tour l'avantage. Au début du dixième round, sur un coup plus violent du Britannique qui ouvrit l'arcade sourcilière gauche de Robinson, celui-ci se rua à l'attaque. Ce fut la charge du fauve blessé. Le courage et la jeunesse de Turpin ne lui servirent de rien ; l'avalanche était irrésistible. Acculé dans les cordes, impuissant à détourner la grêle de coups qui s'abattait sur lui, l'Anglais, par un miracle de volonté, restait cependant debout, et l'arbitre, arrêtant un combat dont l'issue désormais n'était plus douteuse, donna la victoire à Robinson par « K. O. technique ».

Phot. Acmé.

ACTUALITÉS MONDIALES D



PAU. Plus profondément enterré que celui de Lacq, le pétrole qui vient d'être décelé à Artigueloutan semble être aussi plus pur. Les travaux en cours permettront de connaître l'importance de ce gisement.



VOICI L'HOMME DE LA SEMAINE

LE MARECHAL PAPAGOS, ancien chef de l'armée grecque, a conduit aux élections le Rassemblement hellénique, qui a emporté 38 % des sièges. Les progressistes du général Plastiras (26 %) et les libéraux de M. Venizelos (20 %) vont tenter de former une coalition pour l'empêcher d'accéder au pouvoir.

LONDRES. L'exposition aéronautique de Fa rough a permis d'admirer les progrès réalisés p R. A. F., à qui ses récents appareils à réaction do a dit le ministre de l'Air, donner la supré

LONDRES. Interrompant ses vacances en Ecosse, S. M. George VI est rentré à Buckingham Palace pour suivre un traitement imposé par ses médecins à la suite de la bronchite qu'il avait contractée au printemps.

GAND. Les exposants donnent le dernier « coup de fion » à leurs stands dans le grand hall de la Foire internationale, qui, récemment ouverte, a attiré dans la capitale de la Flandre orientale de nombreux visiteurs.

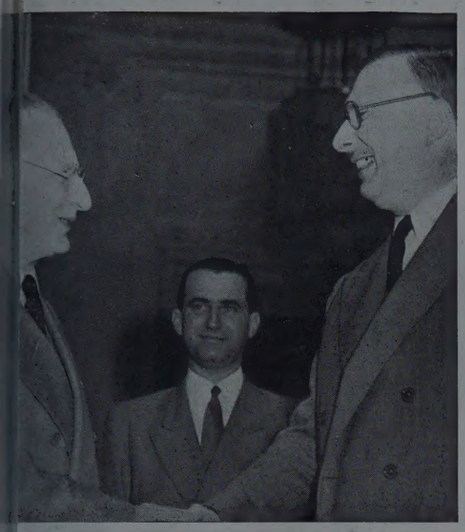
WASHINGTON. M. René Mayer, qui représen France à la réunion du Fonds monétaire intern nal, où il a rencontré ses collègues de nombreux discute avec M. Snyder, secrétaire au Trésor amér

AMMAN. Retour de Suisse, le prince Talal, qui succède comme roi de Jordanie à son père Abdullah, assassiné, a prêté serment devant le Parlement, accompagné de son fils Hussein (à droite) et du premier ministre.

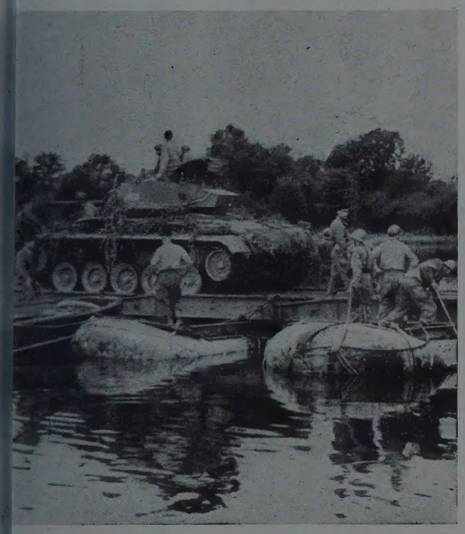
PARIS. Au cours du séjour qu'il a fait récemment en France, le vice-président de la République du Brésil, M. Jao Cafe Filho, a été reçu à l'Elysée, où M. Vincent Auriol lui a remis la croix de la Légion d'honneur.

MARNES-LA-COQUETTE compte un illustre ci d'honneur : le général Eisenhower, qui y a trouvé résidence proche du S. H. A. P. E. et à qu maire a remis un diplôme attestant son nouveau

LA SEMAINE



RIS. M. de Gasperi, qui, avant de rencontrer
Truman à Washington, se rendait à Ottawa au Conseil
pacte atlantique, a été reçu par M. Pleven, avec
el il s'est entretenu des problèmes internationaux.



INES. De grandes manœuvres se sont déroulées
plusieurs régions de France et de l'Union française,
Tunisie, près de Montauban et dans l'Ouest, où l'on
un char du 3e hussards passant sur un *trade way*.

RIS. Après l'ouverture de la chasse, les Halles ont
l'habituel contingent de gibier, ce qui a permis aux
rmets de se régaler... et aux chasseurs malchanceux
naladroits de faire bonne figure auprès de leurs amis.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Les enfants ont découvert un guêpier dans l'un des tilleuls qui verdoient près de la maison. Le jardinier, pour défendre notre clan contre l'offensive des bestioles, a dit qu'il détruirait le guêpier à la nuit tombante. Il est venu, porteur d'une mèche soufrée qu'il a placée à l'entrée de la citadelle. Le nid s'est pris à flamber et nous regardions tomber les rayons, l'un après l'autre, sur le gazon de la pelouse. J'en ai recueilli quelques-uns dans une assiette que j'ai posée sur ma table. Ils semblent faits d'un carton léger. Les alvéoles sont disposés comme ceux des abeilles. On aperçoit encore, ici et là, des larves ou même des guêpes surprises par le gaz mortel. Comment, devant cette ruine encore tiède, comment ne pas songer à l'immense et ancienne civilisation des hyménoptères ? Comment ne pas imaginer aussi ce que pourraient devenir nos civilisations humaines ?

Qu'à l'origine de la ruche il y ait une ou plusieurs mutations, c'est-à-dire une ou plusieurs modifications anatomiques et physiologiques tout de suite héréditaires, c'est fort probable ; mais que ces mutations aient eu pour résultat d'enlever à la majeure partie des individus composant la collectivité la faculté de se reproduire, que les êtres ainsi asexués gardent pourtant le goût de la vie, et même l'ardeur au travail, qu'ils se montrent capables de soigner avec diligence et d'élever les larves puis les insectes encore imparfaits, voilà qui doit déconcerter tout autant les partisans du hasard et ceux de l'anti-hasard. A l'aspect d'un fragment d'une de ces cités mystérieuses, l'homme qui rêve et cherche sent s'ouvrir devant lui tous les abîmes de l'inconnu, tous les abîmes de l'inconnaissable.

L'exemple de la ruche a dû faire trembler de monstrueuse émulation les idéologues, les doctrinaires et autres dictateurs qui ne désespèrent pas de mettre la science au service de leurs ambitions et qui s'efforcent, sous nos yeux, de construire ce qu'ils appellent, sans doute, la cité future.

Autrefois, s'étant procuré les instruments de la puissance, un conquérant envahissait les territoires des nations voisines, réduisait des peuples entiers en servitude, massacrait ceux qu'il jugeait capables de lui faire obstacle, imposait des lois, parfois une langue, parfois même certains modes de vie. Il ne songeait pas, il ne pouvait pas encore songer à violer la nature, c'est-à-dire l'anatomie et la physiologie. La science ne lui avait pas encore proposé des instruments et des rêves.

Les architectes de la cité future ont désormais quelque raison de s'attaquer à ce qui semblait impossible hier. Former une société dont presque tous les membres seraient des machines vivantes, aptes à faire, par spécialisation dès le principe, des travaux bien définis, dont presque tous les membres seraient des machines incapables de réaction critique et donc de révolte, tel est le sujet qui fut traité, dans la célèbre pièce de théâtre *R. U. R.*, par Karel Capek, inventeur du mot *robot*.

On peut imaginer sans trop de peine les suites de l'atroce aventure. La communauté des esclaves, nourrices, ouvriers ou soldats, serait dirigée par un homme ou par une oligarchie disposant, sans contrôle effectif, de la totalité du pouvoir. Il serait vain de compter sur la complicité de la nature pour produire une mutation ou l'équivalent d'une mutation en ce qui concerne la suppression des fonctions sexuelles chez les êtres de la multitude. Mais la chirurgie pourrait être appelée à l'aide, ou la biologie, ou la chimie, ou telle autre science. N'oublions pas les expériences des Nazis pendant la dernière guerre. On nous a présenté l'une de leurs victimes, à l'Académie nationale de médecine.

La reproduction serait donc assurée par un lot d'individus choisis et conformes à certaines règles. Pour éviter les phénomènes de l'ordre affectif ou passionnel, toutes les opérations relatives à l'eugénique seraient confiées au laboratoire. Enfin soustraites aux entreprises de la charité, les banques d'organes, de tissus ou de semence permettraient d'assurer non seulement la continuité de l'espèce, mais encore la réparation et la récupération du « matériel humain », conformément au système dit des « pièces détachées ». Grâce à l'effort inventif des éleveurs, on pourrait obtenir, selon les besoins, des races de géants ou des races de nains, des aveugles en série pour les travaux du sous-sol, des sourds congénitaux pour les services du secrétariat, des intellectuels compartimentés, bref toutes les variétés humaines nécessaires au fonctionnement d'une société nouvelle qui ne s'intéresserait même plus à l'histoire et aux œuvres de l'humanité antérieure.

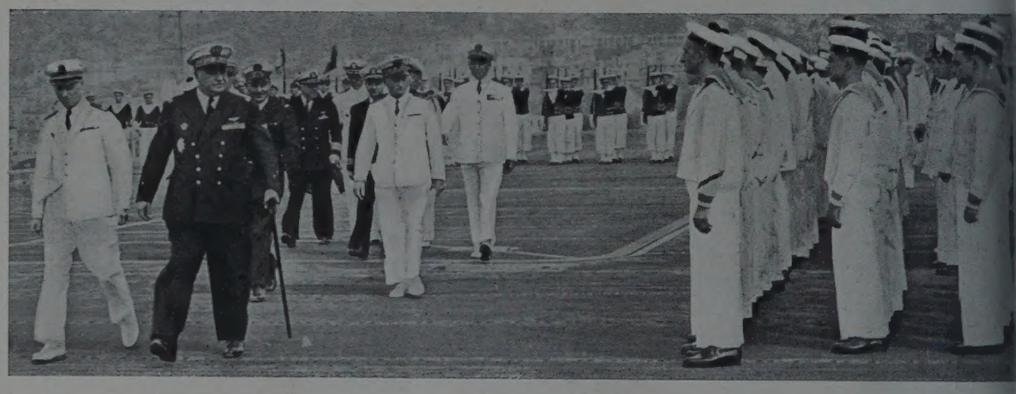
Je voudrais être assuré que certains conducteurs de peuples ne caressent pas ces rêveries qui ne sont malheureusement pas des chimères. Mais je sens bien, je vois bien que les doctrinaires sont à l'œuvre et qu'il devient de jour en jour plus difficile de les réduire à l'impuissance.

Réarmement occidental, défense méditerranéenne, Proche-Orient, statut de l'Allemagne : les sujets de conversation n'ont pas manqué aux « Trois » : MM. Acheson, Morrison et Schuman, durant les réunions tenues tout récemment à Washington.

TANDIS QUE SE POURSUIVENT OUTRE-ATLANTIQUE LES CONVERSATIONS ALLIÉES SUR LA DÉFENSE COMMUNE

LE « LA FAYETTE »

PORTE-AVIONS CÉDÉ PAR LES ÉTATS-UNIS, A REJOINT TOULON SON PORT D'ATTACHE.



Le *La Fayette* vient d'entrer en rade de Toulon. L'amiral Nomy accueille le nouveau bâtiment de la marine nationale. Sur le pont, entouré des amiraux Périès, Sala et Pothuau, il passe en revue l'équipage.

Les conversations alliées actuellement en cours outre-Atlantique mettent au premier plan les problèmes de l'organisation de la sécurité commune et la part qui incombe à chacune des nations associées dans cet effort collectif de réarmement. Avant que s'ouvre à Ottawa la session du Conseil atlantique, les trois ministres des Affaires étrangères, MM. Dean Acheson, Herbert Morrison et Robert Schuman, se sont efforcés, au cours de leurs entretiens, de rapprocher des points de vue sensiblement divergents, notamment à propos de la participation de l'Allemagne à la défense occidentale. De son côté, le général de Lattre de Tassigny s'efforce d'obtenir de M. Acheson et des chefs d'état-major américains l'intensification des envois du matériel de guerre indispensable aux forces franco-vietnamiennes qui, en Indochine, sont à la pointe du combat pour la défense contre le communisme.

Enfin M. René Mayer a invoqué à Washington le poids écrasant qu'imposent à la France son réarmement et sa participation à la défense atlantique pour développer cette thèse que chacune des nations alliées doit prendre sa part du fardeau commun en fonction de ses possibilités contributives. Ce qui implique, entre autres choses, un renforcement de l'aide en matériel de guerre qui nous provient des Etats-Unis.

Cette aide, nous venons d'en avoir un exemple suggestif et fraternel sur le plan du réarmement naval avec l'arrivée à Toulon du nouveau porte-avions *La Fayette*.

Ce bâtiment, l'ancien *Langley* de la marine américaine, qui, on le sait, nous a été cédé au titre du P. A. M., a déjà une glorieuse histoire. Durant la guerre du Pacifique il a enregistré en effet à son actif et à celui de son équipage, marins et aviateurs, 225 avions abattus ou détruits au sol, 7 bâtiments de guerre japonais et 27 navires marchands coulés.

Dès le mois de juin dernier un équipage d'officiers, de marins et d'aviateurs français, fraternellement guidés par leurs camarades de l'U. S. Air Force et de l'U. S. Navy, s'initiaient au maniement du porte-avions et de ses appareils, ainsi que le montre notre reportage photographique, afin de se servir toujours de cette unité, suivant la formule sacramentelle, pour « le bien du service et le succès des armes de la France ».

Le 18 juillet, le porte-avions était remis solennellement par le contre-amiral Richard Ruble au commandant Sirouy, attaché naval adjoint à l'ambassade de France à Washington.

CARACTÉRISTIQUES DU « LA FAYETTE »

Longueur hors tout	186 mètres.
Largeur de la coque	18 m. 75
Tonnage en pleine charge	13.000 t.
Puissance	103.000 CV.
Vitesse maximun	33 nœuds.
Armement anti-aérien	28 canons de 40 m/m. 20 canons de 20 m/m.
Deux escadrilles d'appareils à bord.	

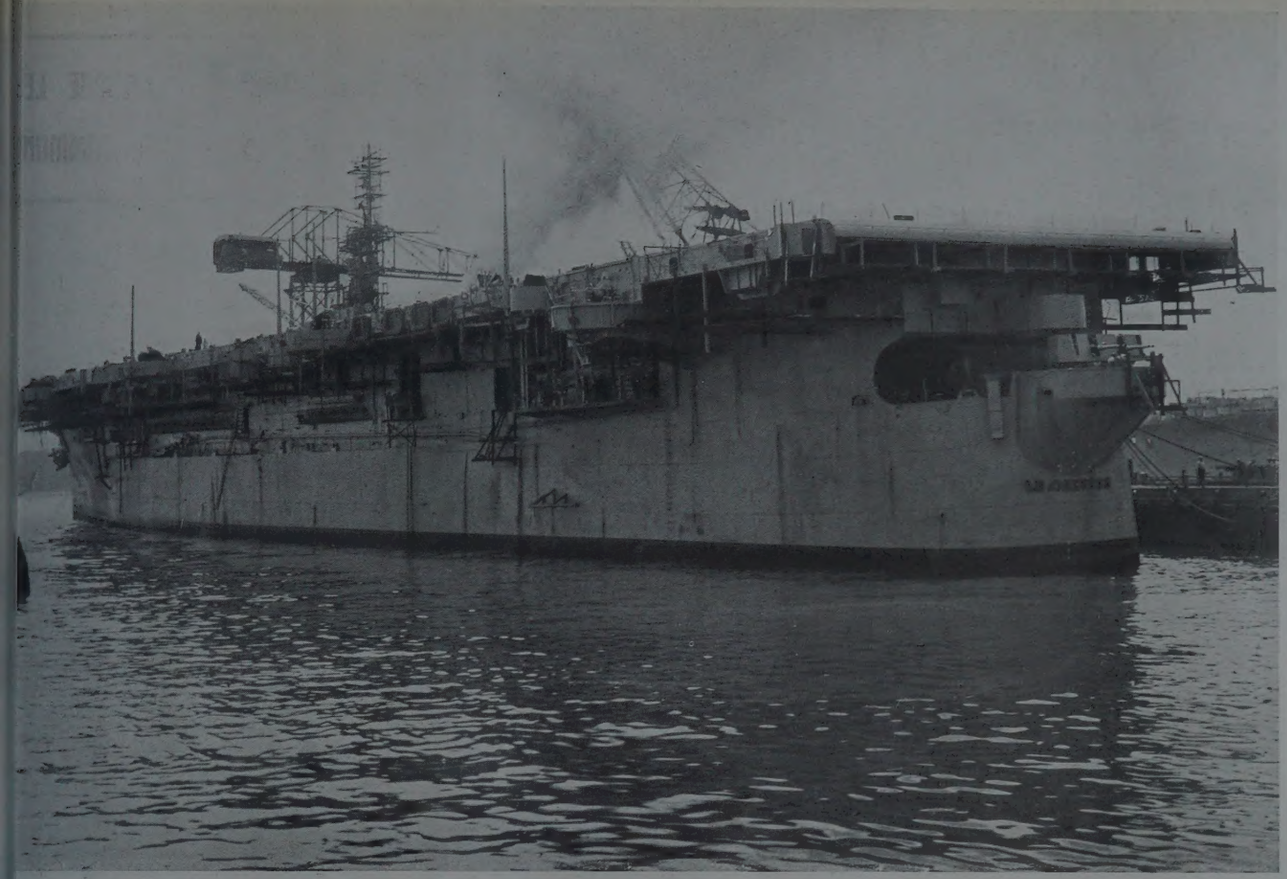
Enfin, l'entraînement de son équipage terminé, le *La Fayette* quittait Norfolk le 1er septembre pour apparaître le 11 au large de la rade de Toulon, où il pénétra majestueusement après que ses trente et un appareils eurent pris leur essor dans le ciel.

Il appartenait au capitaine de vaisseau Ruyssen, son commandant, de faire les honneurs du *La Fayette* au vice-amiral Nomy, chef d'état-major général par intérim de la marine, qu'accompagnaient le préfet maritime vice-amiral Sala, le vice-amiral Pothuau, commandant l'escadre, et aux nombreuses personnalités officielles auxquelles s'était joint l'attaché naval de l'ambassade des Etats-Unis, le capitaine de vaisseau Hutton.

On ne saurait trop souligner l'intérêt que représente l'apport de ce magnifique bâtiment. Notre marine, en effet, était singulièrement pauvre en porte-avions. Le seul que nous possédions avant guerre, le *Béarn*, n'est plus qu'un ponton, et le transport d'aviation *Commandant-Teste* a été sabordé en novembre 1942 par son équipage dès l'arrivée des Allemands à Toulon.

Le *La Fayette* prend place aux côtés de l'*Arromanches*, qui nous a été confié par l'Angleterre en 1946 et qui participe actuellement aux opérations d'Indochine. A ces deux unités il faut ajouter le *Dixmude*, porte-avions d'escorte construit en Amérique, transféré à la Grande-Bretagne puis à la France au début de 1945 et qui est surtout utilisé comme transport d'avions.

Lorsqu'on connaît le rôle important assigné à l'aéronavale dans la stratégie de la guerre moderne, on doit souhaiter que d'autres porte-avions viennent rapidement prendre place dans nos escadres.

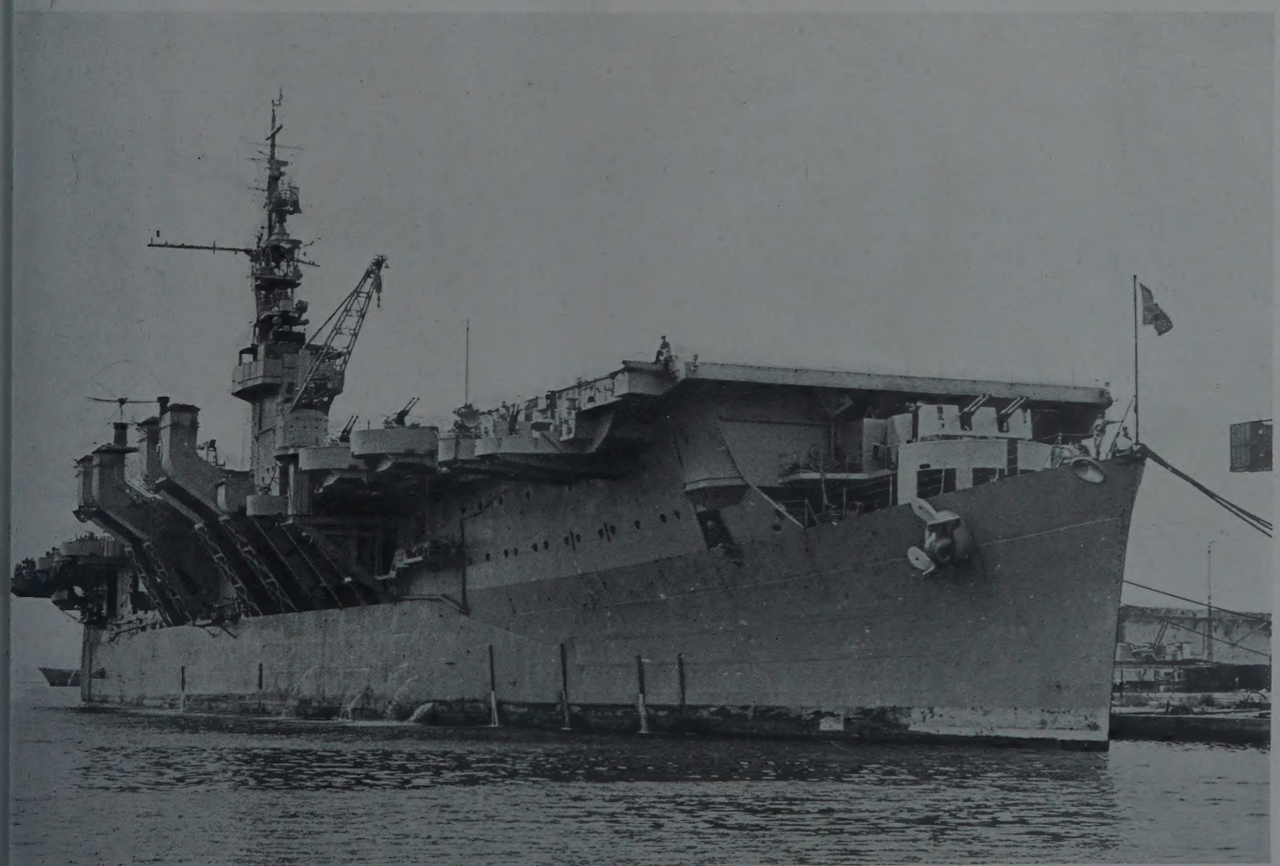


AVANT : L'AIRCRAFT CARRIER *LANGLEY*. Dans les docks de Philadelphie, le glorieux bâtiment de l'U. S. Navy, qui, mis en service n 1943, s'est illustré dans les batailles du Pacifique, subit des remaniements et des réparations qui en feront un navire des plus modernes. Lorsqu'ils furent mis sur cale, les bateaux de la série du *Langley* devaient être des croiseurs légers. En cours de construction, ils furent transformés n porte-avions pour répondre aux nécessités de la guerre moderne. L'un d'eux, l'*Amsterdam*, servit de cible aux premières expériences de Bikini.

A Norfolk, bavardage amical ent un marin français et un Américai

Quatre matelots qui ont, à Philade phie, fait connaissance avec les U.S.

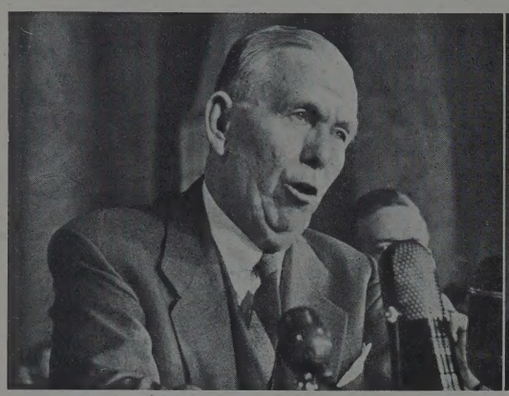
APRES : LE PORTE-AVIONS *LA FAYETTE*. Tout flambant neuf, avec sa nouvelle passerelle chargée de toutes les installations nécessaires un porte-avions d'aujourd'hui, le *La Fayette*, parti le 1er septembre de Norfolk, où les marins français s'entraînaient sous la direction de eurs camarades américains, est entré dans le port de Toulon. Avec les trente et un appareils embarqués à son bord — il peut en porter uarante — et sa puissante artillerie antiaérienne, il occupera dans notre flotte une place de choix et contribuera utilement à la défense occidentale.

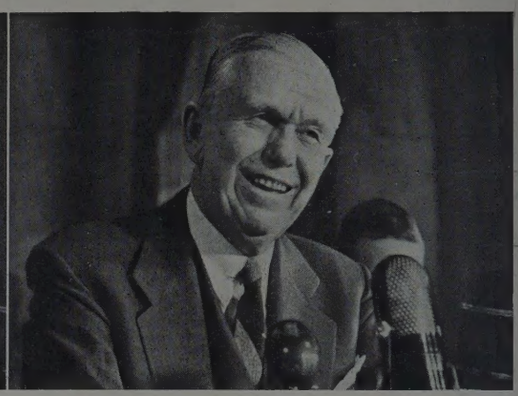


Marins s'exerçant au tir antiaérien aviateurs après un vol d'entraînemen

L'EXTRÊME-ORIENT ET LA MENACE SINO-SOVIÉTIQUE

ALLONS-NOUS VERS UN DURCISSEMENT AMÉRICAIN ?





LA profonde émotion qu'a soulevée à travers le monde occidental la démission du général Marshall, secrétaire d'État à la Défense, ne s'explique pas seulement par la reconnaissance des populations de l'Ouest pour l'auteur du plan qui leur a permis de surmonter les drames économiques nés de la guerre. C'est aussi parce que le général Marshall s'était fait le « supporter » tenace d'une politique générale américaine dont la défense de l'Europe constituait la pièce maîtresse. De là son opposition énergique à toute extension de la guerre de Corée et sa résistance à toute action militaire contre la Chine de Pékin dont il espérait qu'elle échapperait à l'emprise soviétique. Aussi s'est-on inquiété de savoir si la démission qu'il a donnée, en invoquant son besoin de repos et le caractère provisoire de sa mission, n'était pas, en réalité, la conséquence d'un désaccord avec la Maison Blanche et une revanche des partisans de la politique « activiste » de Mac Arthur, dont il avait exigé le rappel. A Washington on s'est efforcé d'apaiser ces inquiétudes en affirmant que le successeur du général Marshall, M. Robert Lovett, qui était depuis de longues années son collaborateur, n'apporterait aucune modification à la politique de Washington en matière de défense atlantique et de réarmement de l'Europe. La démission du général Marshall ramène cependant l'attention sur les problèmes du Sud-Est asiatique, que « France-Illustration » va traiter au cours d'une grande enquête et dont notre collaborateur Bernard Simiot brosse ci-après un premier panorama.

UNE GRANDE ENQUÊTE DE « FRANCE-ILLUSTRATION » SUR LE SUD-EST ASIATIQUE

LE SLOGAN SOVIÉTIQUE : « L'ASIE AUX JAUNES », FAIT RÊVER UN MILLIARD D'INDIVIDUS

PAR BERNARD SIMIOT

A San Francisco, le 9 septembre dernier, les représentants de quarante-neuf nations ont signé le traité de paix avec le Japon. S'il faut en croire la déclaration solennelle prononcée par le président Truman à l'ouverture de la conférence, il ne s'agirait là que d'une première étape vers le règlement général des affaires du Pacifique. En fait, nous nous trouvons en présence d'un traité de réconciliation nippo-américain, d'une sorte de renversement d'alliance, de la normalisation d'un état de fait susceptible de permettre demain au Japon réarmé de jouer un rôle important à l'intérieur du système stratégique organisé par Washington contre la menace sino-soviétique. C'est d'abord un instrument de défense correspondant à l'inquiétude des Américains.

Les Américains estiment en effet que si l'Europe occidentale demeure la zone stratégique la plus importante dans la lutte contre le communisme, la sécurité des U. S. A. n'en est pas moins fixée dans le Pacifique. La Corée, le Japon, Rioukiou, Formose et les Philippines, chaîne continue de positions fortifiées, constituent un bon système de protection, capable d'interdire toute attaque par mer ou par air venant de la Chine ou même de toute la partie orientale du continent asiatique. Au contraire, la perte de la Corée serait une menace constante sur le Japon, et celle de Formose ouvrirait une large brèche dans cette ligne par où pourrait s'engouffrer une armada aéro-navale.

Certains esprits particulièrement au fait du dynamisme japonais ne manqueront pas de penser que les U. S. A. jouent là un jeu dangereux. D'autres estimeront peut-être que le traité de San Francisco ne saurait en aucune façon être considéré comme le point de départ solide d'un règlement international des affaires d'Asie pour la raison que la signature de quelques-uns parmi les principaux intéressés — U. R. S. S., Chine communiste, Inde, Birmanie — n'y figure pas. Sans doute était-il prudent d'agir ainsi et d'assurer d'abord les mesures de sécurité imposées par l'action conjuguée de Moscou et de Pékin. Pour reprendre une image de M. Truman, c'est derrière ce nouveau « bouclier » qu'on pourra essayer de réparer les nombreux fils du câble intercontinental rompu par la guerre.

L'argument est valable. Mais on peut se demander à quoi de constructif aboutirait à la longue une diplomatie à sens unique, c'est-à-dire qui ne se ferait qu'entre alliés ? Au lendemain de San Francisco la question d'Extrême-Orient demeure entière. On se propose ici d'en exposer schématiquement quelques aspects.

L'événement le plus considérable de notre époque en pleine mutation, événement appelé à bouleverser la face du monde et qui pose déjà des problèmes dont la solution déterminera l'avenir de ce qu'il est convenu d'appeler la civilisation occidentale, est incontestablement le réveil, et mieux : la révolte de l'Asie. A la question d'Orient, qui passionna les chancelleries pendant deux siècles et à laquelle la Ligue arabe donne une résonance nouvelle, s'est superposée une question d'Extrême-Orient. Tandis qu'au XVIIIe siècle et au XIXe siècle la question d'Orient pouvait se résumer en une lutte d'influences ouverte entre quelques puissances européennes, nous nous trouvons aujourd'hui en présence d'une masse énorme de populations qui, vivant sous le double signe de la misère physiologique et de la découverte des techniques modernes, veulent rejeter toute influence occidentale.

A vrai dire cette attitude n'est pas si récente. L'Occident n'a jamais été aimé en tant qu'Occident en Asie : les uns se soumettaient, les autres l'imitaient, d'autres encore se révoltaient. Mais tous le craignaient. En fait, la révolte de l'Asie contre ses dominateurs est allée en s'amplifiant sans cesse depuis la fin du XIXe siècle jusqu'à la période contemporaine, marquée par le déclin de l'Europe occidentale et le désaccord des grandes puissances blanches, la montée vertigineuse du Japon suivie de sa défaite, la révolution chinoise et l'expansion des idéologies démocratiques, dont la Russie soviétique s'est fait la propagandiste avec une patiente et efficace continuité de vues.

Dominée par l'expansion japonaise jusqu'à l'explosion de la bombe d'Hiroshima, la question d'Extrême-Orient est entrée dans une phase nouvelle dès le mois d'août 1945, mais l'effondrement nippon n'a nullement signifié que les puissances occidentales allaient recouvrer en Asie leurs positions matérielles et politiques de naguère. Bien au contraire, l'action entreprise par les troupes du Mikado en 1940-1945 et, quelques années plus tard, le raz de marée sino-communiste ont complètement faussé la valeur de la victoire alliée dans le Pacifique. Au moment où quarante-neuf nations viennent de signer le traité de San Francisco il ne paraît pas inutile de souligner ces deux grandes sources des drames qui ensanglantent aujourd'hui le Sud-Est asiatique. A plus d'un observateur il paraît en effet que la victoire de Mao Tse Toung, même si elle s'aggrave du fait que ses troupes portent le message d'un ordre social nouveau, n'est que le prolongement de la victoire japonaise d'hier, la Chine n'ayant qu'un but : réaliser le rêve manqué par le Japon vaincu, c'est-à-dire rendre l'Asie aux Jaunes et en chasser les Occidentaux.

Si un des soldats allemands ou japonais auxquels on s'apprête à rendre un sabre observait aujourd'hui les pays qui ont été occupés ou menacés par les puissances de l'Axe, il est probable que le second trouverait plus de satisfaction que le premier en contemplant les traces durables laissées par la politique de Tokio. De cette politique on connaissait le programme depuis la publication du fameux plan Tanaka (1937) qui donnait comme objectif aux desseins expansionnistes du Japon la conquête de la Mandchourie, puis celle de la Chine, ouvrant l'accès de la grande Asie orientale pour la domination du monde. A cette époque une telle échéance paraissait lointaine, et l'Allemagne de Hitler n'avait pas encore trahi l'Occident en permettant, grâce au pacte antikomintern, à une puissance jaune de prendre à revers Singapour et d'en exterminer les Blancs aux yeux d'une foule fanatisée. Mais moins de dix ans plus tard, au lendemain de sa capitulation, l'amiral Tojo prononçait une phrase révélatrice qui éclaire la conjoncture actuelle : « Sans doute, disait-il, nous avons perdu la guerre, mais nous n'avons rien à regretter, car nous avons rempli notre mission en libérant les peuples de l'Asie de la tutelle occidentale. »

Qu'on jette un coup d'œil sur une carte du Pacifique. En 1940 il n'existait en Asie, à l'est de l'Indus et au sud de la Sibérie, que trois Etats indépendants : le Japon, la Chine, le Siam. Par contre, l'Inde, la Birmanie, la Malaisie, l'Indonésie, l'Indochine et les Philippines étaient administrées par des nations occidentales. Les Philippines se trouvaient être les plus avancées dans la voie du *self-government*, jouissant déjà d'une autonomie interne sous un gouvernement de Commonwealth en attendant l'indépendance totale promise pour l'année 1946. En Birmanie il existait déjà un parlement élu et un cabinet responsable, mais le gouverneur britannique conservait des pouvoirs étendus et aucune promesse précise d'indépendance n'avait été donnée par Londres. Dans l'Inde on notait un *self-government* provincial, mais tout progrès vers un gouvernement central avait été systématiquement freiné. En Malaisie, en Indonésie, en Indochine, l'administration s'exerçait soit directement selon la méthode coloniale, soit indirectement par l'intermédiaire de chefs indigènes. Dans aucun de ces pays la politique étrangère n'était contrôlée par le pouvoir local, et tout se décidait à Londres, à Washington, à La Haye ou à Paris.

Or lorsque l'état-major de Tokio passa à l'offensive on put voir que ni les Anglais, ni les Américains, ni les Hollandais, ni les Français ne pouvaient assurer la défense des pays dont ils avaient déterminé la politique. Que les Blancs apparaissent tout à coup si vulnérables, que les seigneurs passent si vite du rôle de protecteurs à celui de vaincus, que l'étendard du Soleil Levant puisse flotter dans le même temps à Manille, à Saïgon, à Java et à Singapour, il y avait là de quoi faire tourner la tête jaune la mieux faite. On objectera que les troupes japonaises victorieuses n'ont jamais réussi à se faire aimer par les pays qu'elles voulaient s'attacher dans leur lutte à mort contre l'Occident. C'est exact. Mais ce qu'il y avait de plus impitoyable et de plus cruel dans leur puissance enivrait ceux-là mêmes qui avaient le plus à souffrir de leur arrogance ou de leur rapacité, car elles apportaient un message révolutionnaire de liberté et d'indépendance, qui, coulé dans un slogan dynamique : « L'Asie aux Jaunes », allait faire rêver plus d'un milliard d'individus.

Malgré leur défaite les Japonais demeurent encore ceux qui, les premiers, ont érigé en Etats indépendants et souverains la Birmanie, les Philippines, l'Inde (1), l'Indonésie et le Viet-Nam. Cela est si vrai que Chandra Bose est considéré aux Indes comme un héros national et que des honneurs publics sont rendus aux soldats indiens qui s'enrôlèrent dans son armée pour combattre sous commandement japonais. En Birmanie les hommes politiques qui demeurèrent les plus fidèles à la Grande-Bretagne sont déclarés ennemis publics, alors que les organisateurs de l'armée birmane qui lutta aux côtés des Japonais se disputent la course au pouvoir. Au Siam le maréchal Pibul dirige le gouvernement. En Indonésie, Soekarno, le Quisling javanais, est devenu président de la République. Aux Philippines, Quirino faillit être battu par Laurel, qui joua la carte nippone. En Indochine les gens du Viet-Minh n'ont pu parvenir à mener leur combat que parce que la propagande nippone avait préparé les voies de leur action...

Et voici qu'un nouveau chef d'orchestre apparaît soudain sur cette scène grouillante d'humanité en mettant 450 millions de Chinois au diapason

(1) Il s'agit du gouvernement de Sabbas Chandra Bose, installé à Singapour puis à Rangoon.

communiste. Si la défaite japonaise a pu continuer d'exercer une influence profonde sur les Asiatiques au point de faire naître dans leur cœur le sentiment nouveau — si faible soit-il encore — d'une solidarité hier totalement inconnue, comment le prodige de la victoire de Mao Tse Toung ne ferait-il pas flamber comme une torche les nationalistes d'Extrême-Orient, qui sont déjà parvenus en quelques années à contraindre les puissances occidentales à reviser entièrement leur attitude à l'égard de leurs possessions ?

Le rôle joué actuellement par le Kremlin dans les affaires d'Asie correspond à une vieille tradition historique et n'est mystérieux pour aucune chancellerie. Il convient cependant de résister à la tentation de vouloir expliquer l'ensemble de la nouvelle question d'Extrême-Orient par la formule facile : « Communisme d'un côté, anticommunisme de l'autre. » Il est évident que Moscou, ramassant sans perdre une seconde le sabre du Nippon vaincu pour le passer dans la main de Mao Tse Toung, a aidé ce dernier à battre Tchiang Kai Chek jusqu'à contraindre les U. S. A. à abandonner leur allié d'hier. Devenue l'héritière du Japon impérialiste, la Russie soviétique a repris le thème favori de naguère : « L'Asie aux Orientaux », et n'épargne aucun effort pour entretenir la fièvre révolutionnaire des peuples du Sud-Est asiatique. Mais il ne faut pas oublier que la zone du Pacifique est devenue aujourd'hui le théâtre d'une grande politique d'expansion dans laquelle les U. S. A. et l'U. R. S. S. luttent pour l'hégémonie en Extrême-Orient. A cet égard on peut se demander si l'antagonisme des deux idéologies diamétralement opposées que représente chacun de ces *leaders* tient plus de place dans cette affaire que des préoccupations d'ordre plus matériel. On sait que pendant trois siècles environ des conquérants envoyés par les tsars par delà l'Oural, à travers la Sibérie, par la Mongolie, la Mandchourie, la Chine et la Corée, ont poussé systématiquement vers l'océan Pacifique. Plus près de nous, lorsque, le 26 janvier 1904, le Japon ouvrit les hostilités préventives contre les Russes en Mandchourie, n'était-ce pas parce que Tokio se rendait compte que les buts de la politique russe tendaient vers la mer ? Après les tsars, il semble bien que Staline continue à viser les mêmes buts : les moyens changent, la politique des mers chaudes demeure constante.

Le concept du communisme ne semble pas devoir non plus donner une explication suffisante au fait chinois. Là aussi il convient de se poser la question de savoir si les interventions armées chinoises en Corée et l'aide apportée au Viet-Minh ne correspondent qu'à la technique soviétique des satellites interposés ou sont au contraire le fait d'un impérialisme chinois authentique et traditionnel ? Autrement dit, le rôle de catalyseur, qui fut manqué de justesse par le Japon, sera-t-il joué demain par la Chine de Mao Tse Toung ?

Avec la richesse de son sous-sol inexploité et à peine exploré et ses 450 millions d'habitants intelligents, travailleurs et affairistes, la Chine peut être appelée à jouer un jour dans sa sphère le rôle tenu aujourd'hui par les U. S. A. dans la leur. A moins que le dynamisme interne des événements actuels n'échappe à la volonté des hommes, l'heure de la Chine sonnera au cadran du destin des peuples asiatiques dès que l'Amérique, l'Angleterre et la Russie soviétique auront fini d'équiper l'énorme république jaune, car Washington, Londres et Moscou seront obligés de proposer mille surenchères à Mao Tse Toung, chef d'un formidable marché mondial. Ce jour-là les minorités chinoises essaimées sur tous les rivages du Pacifique, véritables colonies sans drapeau qui tiennent une place considérable dans le monde des affaires à Saïgon, à Singapour, à Manille, à Batavia, plus loin encore, à travers toute l'Océanie, demanderont la protection de leur patrie, devenue une des puissances dirigeantes de la planète, et se rallieront à son gouvernement, quelle qu'en soit la forme.

Rappelons-nous qu'en pleine guerre de coalition, en 1943, au moment où les armées alliées unissaient leurs efforts pour défendre des intérêts matériels et moraux qu'on proclamait être communs, le maréchal Tchiang Kai Chek subventionnait les révolutionnaires indochinois poursuivis par la police française et faisait proclamer par sa radio officielle la création en Chine d'un gouvernement provisoire de la République du Viet-Nam, où apparaissait pour la première fois le nom de Ho Chi Minh. Plus tard son gouvernement passait un accord secret avec un parti nationaliste vietnamien prochinois d'après lequel les territoires tonkinois situés sur la rive gauche du fleuve Rouge étaient cédés à la Chine en paiement d'une intervention armée ! On peut penser que Mao Tse Toung a repris d'identiques pourparlers avec Ho Chi Minh, ce dernier n'étant pas aidé uniquement par fraternité raciale et idéologique.

L'impérialisme chinois peut changer de couleur, il n'en demeurera pas moins traditionnel. La Chine ronge historiquement ses frontières. Le danger est d'autant plus grand aujourd'hui que les hommes de Mao Tse Toung, soumis aux rudes disciplines du parti, sont des êtres durs et moins accessibles à l'or que ne l'étaient les généraux de Tchiang Kai Chek. Quels que soient demain la couleur du gouvernement de Pékin et l'état des relations sino-soviétiques, la Chine jouera un rôle prépondérant en Asie. On y a songé à San Francisco. On doit y penser aussi à Moscou.

Bien que le communisme ne suffise pas à expliquer totalement l'état actuel de la question d'Extrême-Orient, il est cependant indéniable qu'il est une des idées-forces de la révolte asiatique. Comment, en effet, la propagande communiste n'exercerait-elle pas une influence irrésistible sur les populations de l'Asie orientale puisque son attraction réside autant dans son accent antiblanc que dans les promesses d'assistance qu'elle prodigue à une humanité misérable ?

En 1946, tandis que de très nombreuses missions américaines répandaient dans les territoires baignés par le Pacifique des flots de paroles et des tonnes de disques, tracts et films pour exalter auprès des Asiatiques les notions de liberté individuelle, de démocratie et d'indépendance, les agents soviétiques faisaient valoir que la Russie, *pays asiatique et voisin*, avait réalisé en trente ans des progrès techniques fabuleux qui avaient transformé la vie des ouvriers et des paysans, dont la misère sociale était assez proche, avant 1917, de celle qui accable aujourd'hui les populations de l'Asie orientale. Ecouter d'éloquents discours sur les bienfaits de la démocratie telle que nous l'entendons de ce côté-ci de la terre ne manque sans doute pas d'intérêt pour un Malais ou un Birman, mais lorsque ce Malais ou ce Birman se trouve à la limite de la famine il prête des oreilles autrement sensibles au langage qui évoque les tracteurs, les barrages et les réalisations industrielles considérables effectuées en peu de temps au delà de l'Oural — Magnitogorsk, Kusnetz, Tchelabinsk, Novotagil, Konsomolsk, Vladivostok, etc.

L'Extrême-Orient doit nourrir la moitié de la race humaine et dispose à peine du cinquième du revenu mondial. L'accroissement de sa population y est vertigineux : les 570 millions d'habitants du Sud-Est asiatique — Inde, Pakistan, Birmanie, Malaisie, Indonésie, Siam et Indochine — atteindront en 1970 le chiffre de 720 millions, soit 150 millions d'individus de plus à nourrir, c'est-à-dire l'ensemble de la population américaine. Sait-on que le Japon, l'Indonésie et la Corée voient leurs habitants augmenter dans la proportion d'un million par an, et que tous les dix ans l'Inde inscrit 40 millions de naissances supplémentaires à celles de la décade précédente, soit à peu de chose près la population de la France ? Telles sont les statistiques données par le plus récent *Statesman's Yeau Book*.

Or cette humanité qui s'entasse sur la sixième partie des terres émergées de notre monde meurt à peu près de faim au sens le plus exact du terme. Comment ne se tournerait-elle pas avec des yeux avides vers les frères du Nord, ces Soviets qui fabriquent des machines à faire de la nourriture et qui accusent la domination blanche d'avoir sciemment maintenu les Asiatiques dans le dénuement pour le plus grand profit de l'économie capitaliste ? C'est là un des aspects les plus tragiques de la question d'Extrême-Orient. L'Europe a eu le privilège de connaître un développement progressif s'étalant sur des siècles d'évolution, alors que les peuples d'Asie se maintenaient opiniâtrément dans leurs anciennes traditions. C'est là une position qui appartient au passé. Ces peuples veulent aujourd'hui rattraper leur retard, et ils n'ont pas eu le temps de le faire graduellement. La notion de liberté individuelle étant inconnue pour des centaines de millions d'individus, le communisme ne leur apparaît pas comme un épouvantail, mais comme une solution rapide et pratique. A tout bien considérer, estiment les chefs de file des jeunes générations, le communisme est moins redoutable que le colonialisme — ce sont les paroles textuelles du pandit Nehru — et il vaut encore mieux mourir à la tâche en coopérant à de gigantesques entreprises imposées par une discipline totalitaire que de rendre l'âme par suite de misère physiologique.

Certains spécialistes des questions d'Asie estiment que le vieux fond spiritualiste de l'Orient dressera un efficace barrage au communisme. N'est-ce pas une chimère ? N'est-il pas significatif de lire sous la plume d'un authentique spiritualiste indien, le socialiste Kamaledevi Chattopadyah, une déclaration comme celle-ci : « L'Occident croit à la vie, lutte pour la vie, lutte contre la mort. Nous voulons nous libérer par ce dynamisme. Ce qu'il nous faut en Orient, c'est un plus grand nombre de machines, un plus grand développement scientifique et technique, une industrialisation rapide et étendue... Si tout cela est du matérialisme, eh bien, vive le matérialisme ! car nous en avons besoin. » Sans doute il n'est pas un homme d'Occident tant soit peu habitué aux images de l'Extrême-Orient qui ne lira ces lignes sans y voir apparaître, en surimpression, la foule pressée, multiple, hagarde et fiévreuse des milliers et des milliers de visages aperçus à Karachi, à Calcutta, à Rangoon, à Djakarta, à Hong-Kong ou dans le delta tonkinois... Si ces millions d'individus se précipitent, avec l'appétit des affaires, dans le matérialisme, celui-ci risquera fort de n'être plus un moyen, mais un but. Un but qui, une fois atteint, dépassera singulièrement l'ensemble des forces matérielles qui ont assuré jusqu'à présent la suprématie occidentale. L'U. R. S. S. ne l'ignore point. En mettant l'accent majeur sur la propagande technologique, la stratégie communiste met de son côté les plus grandes chances de ne pas se faire absorber par l'énorme continent dont on connaît les facultés d'engloutisseur.

Telles apparaissent les très grandes lignes de la question d'Extrême-Orient à un observateur occidental qui essaie de la considérer avec objectivité. Plusieurs articles suivront ce bref exposé. Ils étudieront, sous la signature de spécialistes, le particularisme politique, économique, stratégique et humain des différents pays qui se trouvent dès maintenant emportés dans la formidable aventure asiatique. Sans préjuger ici les conclusions qui devront nécessairement clore cette série d'études, on peut déjà admettre que les forces occidentales, à peine auront-elles pris des sûretés nécessaires dans le Pacifique, devront réaliser sans délai un gigantesque programme économique susceptible d'assurer la vie quotidienne des innombrables populations jaunes et de leur prouver parallèlement que les démocraties libérales sont plus capables que les autres d'adapter les techniques modernes à la dignité humaine. Cette tâche a été prévue par le « Quatrième Point » du président Truman et le « Colombo Plan » du Commonwealth britannique. Elle nécessitera des investissements de capitaux considérables qui dépassent sans doute l'imagination, et il demeure évident qu'il serait plus facile d'industrialiser cette zone du monde avec les méthodes du travail forcé et du kolkhose qu'avec celles qui tiennent compte de la liberté individuelle. N'oublions pas que ces méthodes peuvent être employées demain sous la direction technique d'agents soviétiques, dont les élèves asiatiques deviendront d'excellents spécialistes avec une rapidité qui surprendra l'Occident.

LE PAIN EMPOISONNÉ DE PONT-SAINT-ESPRIT

AVEC L'ÉQUIPEMENT DES MINOTERIES MODERNES DE PAREILS DRAMES SONT IMPOSSIBLES

PAR ROGER DARDENNE

Pendant vingt jours une petite localité du Gard, Pont-Saint-Esprit, est la scène d'un drame affreux : cent cinquante personnes intoxiquées pour avoir mangé du pain vendu par un boulanger de la ville. Le « mal des Ardents », dont la chronique du moyen âge nous a appris les ravages et dont on n'entendait plus parler depuis longtemps, semble reparaître et s'abattre avec virulence sur les infortunés consommateurs. Brûlures atroces, vomissements, convulsions, hallucinations terrifiantes, gangrène des extrémités : tel est le tableau qu'offrent ces malheureux. Plusieurs sombrent dans la folie furieuse. Quatre meurent.

On enquête, on analyse. Médecins, chimistes, policiers retournent diverses hypothèses. Le boulanger spiripontain est mis hors de cause. Les toxicologues rendent leur jugement : la farine qui a servi à faire le pain contenait de l'ergotine, substance éminemment nocive provenant d'un parasite du seigle. Du reste, les symptômes présentés par les victimes correspondent aux manifestations de l'ergotisme. On recherche les fournisseurs ; on arrête un meunier de la Vienne et un boulanger qui avait collecté du blé que le meunier avait moulu. Tous deux avouent que le blé était de qualité médiocre, qu'il contenait du seigle, et même le meunier reconnaît avoir employé des « raclures » de grenier.

L'affaire paraissait tragiquement simple. Pourtant les conclusions des experts ont été accueillies par certains avec scepticisme. Elles ont même été contestées vigoureusement. Nous n'entrerons pas dans cette bataille. La justice est saisie et s'emploiera certainement à élucider les points obscurs. Le public, que cette dramatique affaire a vivement ému, demande, selon la formule, que la lumière soit faite et que, s'il est démontré que de criminelles négligences ont été commises, leurs auteurs soient punis. En général, les consommateurs — et l'on sait quelle place tient le pain dans l'alimentation nationale — veulent savoir si la farine est fabriquée dans des conditions satisfaisant aux exigences de l'hygiène, et qui l'exemptent de tout soupçon.

A ces préoccupations légitimes on peut répondre que les minoteries modernes disposent d'un outillage qui offre toutes les garanties. La meunerie a, elle aussi, évolué dans le sens de l'industrialisation, et il y a bien loin des

moulins primitifs d'autrefois aux installations perfectionnées d'aujourd'hui.

Il nous a été permis de visiter récemment une minoterie qui peut se targuer de posséder les plus modernes installations. Ce qui frappe d'abord quand on la parcourt, c'est l'extrême propreté. On sent que la guerre à la poussière y est permanente. Le sol, tantôt cimenté, tantôt parqueté — parquet ciré — est d'une netteté parfaite. Dans les bâtiments clairs et d'accès facile, toutes les manipulations s'accomplissent avec le minimum d'interventions et de manière à écarter les risques de souillure.

Obtenir un grain parfaitement propre n'est pas, avouons-le, une petite affaire. La multiplicité des opérations qui se succèdent pour arriver à un résultat satisfaisant est pour le profane une surprise. Quand on en suit le cycle, on est presque tenté d'avancer que la mouture n'est pas le principal travail du meunier.

L'organisation agricole actuelle fait que les cultivateurs ne portent plus directement leur blé au moulin. La minoterie dont nous parlons, placée au centre d'une région de production, reçoit celui qu'elle traite d'une coopérative qui collecte sur une aire étendue. Le blé lui est donc amené des silos de la coopérative. Dès ce moment il s'agit de le débarrasser des grosses impuretés qu'il contient. Et il y en a ! C'est ce qu'on nomme le « débourrage ». De ce nettoyage préliminaire mécaniquement effectué découlent les opérations qui suivront et qui ont pour but d'enlever peu à peu tout ce que le grain, avant d'être transformé, peut recéler de malpropre ou de nuisible.

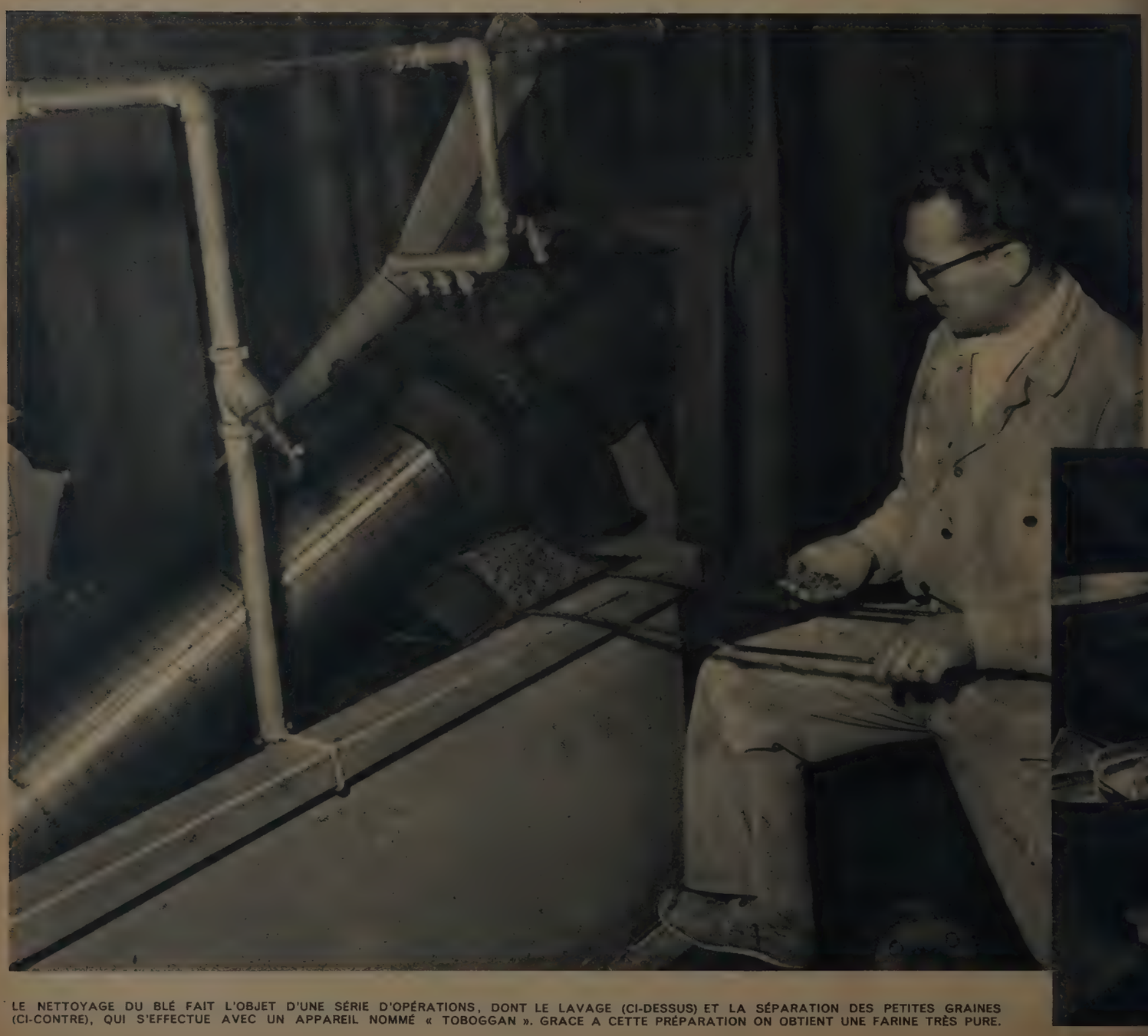
Par exemple, il peut contenir des ferrailles diverses, bouts de fil de fer qui a servi aux ligatures, etc. Un appareil spécial permet de retirer ces débris indésirables. Plusieurs trieuses complètent la série des appareils de nettoyage et chacune d'elles améliore l'état du blé reçu. Ce blé contient notamment quantité de graines diverses. On y trouve de la vesce, du seigle et bien d'autres choses. Des séparateurs permettent de retirer, les uns, les graines longues, les autres, les graines rondes. Mais l'opération de base demeure le lavage. Grâce à lui le grain est débarrassé d'une quantité importante d'impuretés. On se rend compte, en examinant le bac où celles-ci sont recueillies, de la nécessité primordiale d'un minutieux lavage. Et pour montrer qu'un souci constant de propreté préside à tous les détails, nous mentionnerons aussi l'ingénieux appareil utilisé pour le dépoussiérage extérieur et intérieur des sacs. La réfection de ces sacs se fait d'ailleurs au moulin même.

Il n'entre pas ici dans notre propos de décrire le travail de la meunerie proprement dit, le conditionnement du blé par humidification et réchauffement, de montrer en action les broyeurs ; les appareils diviseurs qui extraient les semoules, les gruaux ; les mélangeurs, qui permettent de réaliser une farine irréprochable du point de vue marchand en alliant les qualités de trois ou quatre types. Système assez analogue à celui qui est employé pour le coupage des vins. Nous mentionnerons seulement le blutage de sécurité, dernier tamisage pour le contrôle de la farine, à l'issue duquel celle-ci doit être reconnue exempte de toute impureté.

Assurément — et c'est une objection qui pourrait être soulevée — nous avons au cours de cette rapide étude présenté une minoterie qui peut être regardée comme un établissement type. Il est certain qu'elle bénéficie dans toutes ses parties d'un agencement modèle et que les machines qu'elle utilise sont des plus récentes. L'installation est automatique ; elle n'emploie, quoique fonctionnant jour et nuit, qu'un personnel restreint, immédiatement alerté par le moindre incident de marche, l'automatisme provoquant l'arrêt des appareils.

Sans posséder toutes un équipement absolument identique, on peut dire que les minoteries françaises sont dans l'ensemble installées de manière remarquable, et ceux qui en assurent la gestion ne négligent rien pour maintenir leur exploitation au plus haut niveau. Dans les conditions de fabrication de ces minoteries, des accidents tels que ceux qui se sont produits à Pont-Saint-Esprit apparaissent comme impossibles. Il existe, il est vrai, plusieurs milliers de moulins en France et nul ne contestera qu'il y ait des améliorations nécessaires comme est nécessaire un contrôle efficace. Ce ne sont certes pas les meuniers qui y contrediront. Mais si grave et si pénible qu'ait pu être l'affaire de Pont-Saint-Esprit, elle ne doit pas conduire à une généralisation injustifiée et charger d'appréhensions l'esprit des consommateurs.

Photographies *France-Illustration* (Henri Parnotte).



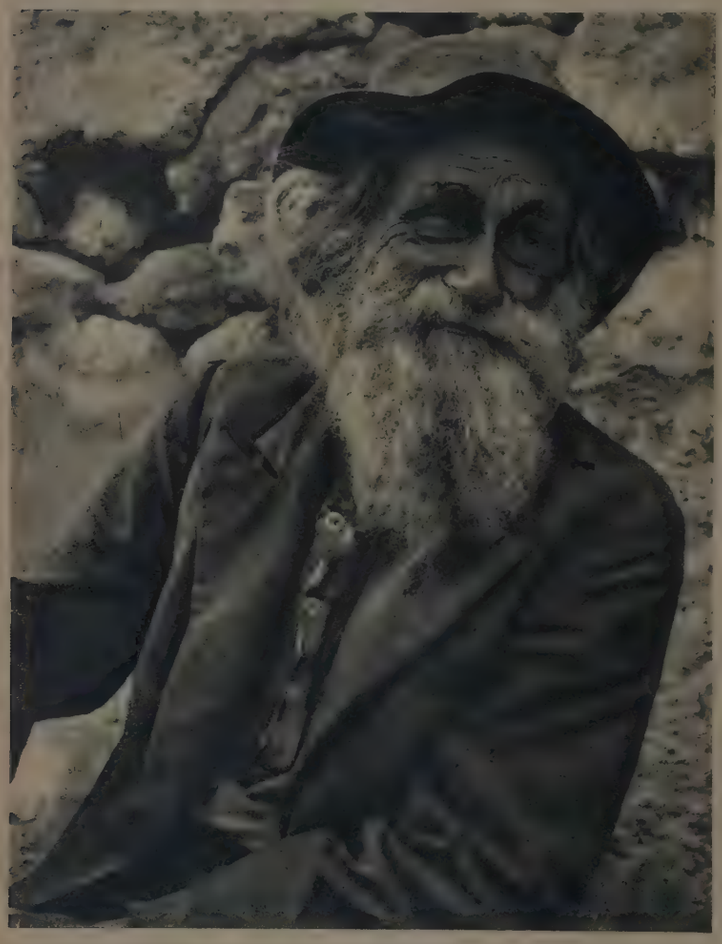
LE NETTOYAGE DU BLÉ FAIT L'OBJET D'UNE SÉRIE D'OPÉRATIONS, DONT LE LAVAGE (CI-DESSUS) ET LA SÉPARATION DES PETITES GRAINES (CI-CONTRE), QUI S'EFFECTUE AVEC UN APPAREIL NOMMÉ « TOBOGGAN ». GRACE A CETTE PRÉPARATION ON OBTIENT UNE FARINE TRÈS PURE.

A nos Clients

UN HAUT LIEU DE PROVENCE

LE MESSAGE FABULEUX

DES BAUX



DOYEN DES BERGERS DES BAUX, CE PATRIARCHE A LA BARBE MAJESTUEUSE APPARAIT COMME L'IMAGE DU VIEUX BALTHAZAR DE « L'ARLÉSIENNE ».

PAYS DES TROUBADOURS ET DE L'AMOUR COURTOIS

PAR CHRISTIAN BAUGEY

Les routes de Saint-Remy, d'Arles et de Durance qui conduisent aux Baux de Provence furent des pistes de guerre ou de transhumance : elles suivent une destination quasi magique qui aboutit, à l'est d'Arles, à un carrefour fabuleux.

C'est un monde fermé, opaque, qu'il faut déchiffrer pierre à pierre avec la patience d'un égyptologue. Plutôt un cirque de murailles, un site de pèlerins avec son calvaire et ses cailloux ronds qui glissent sous les pas. Un bastion qui domine la Camargue et le delta du Rhône.

Gravissez sans car ni voiture ce dernier soubresaut de la montagne, cet éboulis pétrifié au pied des grandes Alpes. Cela afin de recomposer depuis le plus lointain des âges une aventure géologique ; une bataille de rocs qui sut avancer jusques aux lèvres de la mer ce cavalier de pierre dominant aujourd'hui le Rhône, devenu en fin de course paresseux et lourd.

La terre, pour une fois, se dit avec démesure dominatrice des eaux et, pour les mieux défier et les contraindre, épouse à l'aide de ses éperons à pic, rongés et rouillés de larmes et de vent, la forme même des vagues, leurs crêtes suspendues en plein ciel à des hauteurs vertigineuses, immobiles, creusées d'œils, frangées de mousse et d'écume. Des vagues aux flancs ravinés et tourbillonnaires, sans végétation marine ni terrestre, si ce n'est parfois, comme une méduse à fleur d'eau, un rempart de lierre.

Ainsi se présente le message géologique. L'homme apparaît aux temps néolithiques, frileusement abrité dans les cavernes naturelles si nombreuses aux terres baussenques.

En feuilletant les archives on trouve deçà et delà quelques points de repère, et dans les grottes, des outils et des cruches de l'âge de pierre ; en plein air, des maçonneries gauloises et des camps romains.

Mais que de silence à la fois à travers l'étendue et à travers le temps ! Pourtant une tradition orale reprise et transformée se perpétue sur le site des Baux qui le préserve du total oubli. Bien que du témoignage de l'histoire il ne reste que des vestiges de portes, de vastes brèches, des remparts broyés, une tour de silence que l'on dit être « la lanterne des Morts », un portail roman, des tombes mérovingiennes, une fenêtre Renaissance qui porte sur son linteau ces mots d'allure mystérieuse : *Post tenebras lux, 1571.*

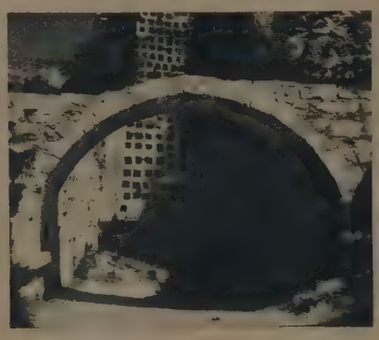
Je ne crois pas, tant ce farouche paysage se suffit à lui seul, qu'un autre lieu que les Baux soit plus pénétré de légende et en même temps plus actuel, plus évocateur pour un esprit moderne.

Aux Baux la mort a resserré son étreinte, dénudé le roc, balayé les pierres, ciselé et nivelé les tours. Certes le doux Frédéric Mistral y fait vivre Mireille et appelle les sorcières guérisseuses de la grotte des Fées. Mais l'anecdote du félibre n'est qu'une complaisance destinée à faire accepter la gravité de ce pays que l'on sent sculpté depuis les origines de la terre, enraciné dans le limon tandis que le soleil chasse l'ombre de ce rempart dominateur.

Malgré le silence des hommes, en dépit des dévastations et des guerres, les Baux demeurent un lieu de haute solitude avec des possibilités d'appel, trompes des bergers ou cloches de Noël, sursauts du vent, galops des pierres. On s'y rend pour y trouver quelque chose, on ne sait trop quoi.

A travers cette grise épopée, ce tumulte de la nature, on évoque le fantôme de Dante qui vécut, selon certains, en Arles ; on se sent détruit peu à peu par cette rocaille, assimilé à son squelette, épuisé par le soleil qui lutte avec les pierres.

Ici les pierres sont aussi tourmentées que les nuages. Les grands-ducs vivent cachés dans leurs corbeilles et leurs reposoirs ; on les surprend aux nuits de lune s'appelant sans cesse de ruine à ruine, au-dessus du village qui dort.



Le jour, dans la pierraille, un simple froissement : les longues couleuvres de Provence chassent les papillons d'été ; parfois, devant vos pieds, des hermines mouchetées s'enfuient, ou encore des lézards verts énormes, aux yeux bagués d'or.

Le peintre Yves Brayer, chaque année, retrouve ses embuscades entre les oliviers et adresse quelque muette prière au requin de pierre du Val d'Enfer. Mais en dehors du message brut des falaises qui se dessinent sous le donjon, quand on parvient à détacher son regard de ces roes grimaçants et rongés, on retrouve quelques vestiges du château, une ogive qui monte sous la voûte de la salle de garde, quelques visages sculptés près de l'embrasure d'une fenêtre qui pend sur le vide, la chambre de quelque grande dame que le vent seul visite. Les habitations demeurent, mais l'homme en est parti : alors nous constatons que cette ville déserte est plus mélancolique qu'une ville brûlée, plus triste qu'une ville enfouie sous la terre. A l'intérieur de cet amphithéâtre de roes se dresse l'éperon des Baux, environné d'abîmes circulaires comme ceux de l'Enfer de Dante.

C'est pourtant dans ce paysage inexorable qu'a fleuri le visage de mainte jolie femme, comme un rayon de lumière heureuse à travers des nuages pétrifiés : on ne peut oublier celui de l'adorable Passe-Rose, la plus gracieuse de toutes. C'est ici que Raimbaut de Vaqueiras fut reçu par Guilhem VI del Bauz, qui régnait en 1181.

Sur la bannière rouge sang des marquis des Baux brillait une mystique étoile blanche, celle qui avait guidé leur ancêtre le mage Balthazar jusqu'aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Le prince Guillaume, qui avait repris la fière devise « Au hasard Balthazar », était à sa manière un pirate raffiné, talentueux, poète à ses heures, hardi au combat, ambitieux, sans scrupules et rapace ; il mena une vie mouvementée, c'est le moins qu'on en puisse dire. Son existence fut une sorte de jeu d'échecs où tour à tour les triomphes et les infortunes se succédèrent.

Les seigneurs des Baux, à certains moments rois d'Arles, rivaux des comtes de Provence, gouvernèrent pendant tout le moyen âge les terres baussenques, riches de quatre-vingts châteaux. Ils essayèrent à travers l'anarchie des temps d'imposer leur roi, et leur fief fut une citadelle de l'indépendance politique et religieuse ; leur donjon demeura au cours des siècles un refuge accueillant aux émigrés, aux hors-la-loi.

Le dernier avatar de cette maison, qui devait être fatal, fut, caprice du seigneur Montmorency devenu au XVII^e^ siècle possesseur de ces terres, d'épouser avec les principales familles de la ville la religion réformée. Richelieu mit bon ordre à cette dernière révolte après un siège assez bref et ordonna en 1632 le démantèlement du château.

Ce sont ces ruines et cette désolation que nous subissons aujourd'hui ; c'est cette injure au sens étymologique du terme qui nous émeut et nous réduit au silence, devant ces blocs de pierre précipités les uns sur les autres pour aboutir au chaos.

PROMONTOIRE LANCÉ VERS LA MER PAR LES ALPILLES, L'ÉPE
DES BAUX ÉLÈVE AU-DESSUS DE LA PROVENCE SES RU
HISTORIQUES ET SON VILLAGE A DEMI ABANDONNÉ

A GAUCHE : PARMI LES RUINES, DANS UN CIMETIÈRE ENVAHI PAR LES HERBES, SE DRESSE CETTE STATUE POLYCHROME D'UN SAINT.

FORTERESSE FÉODALE DRESSÉE SUR UNE FORTERESSE MINÉRALE; L'IMPRENABLE CHATEAU DES BAUX RÉGNA SUR LA PLAINE JUSQU'AU XVII[e] SIÈCLE. IL ÉRIGE AUJOURD'HUI SES RUINES ROMANTIQUES DANS UN DÉCOR CREUSÉ TOUR A TOUR PAR L'OMBRE ET LA LUMIÈRE.

Ces marches usées qui s'appuient sur des voûtes ont connu la démarche légère des dames de jadis : Douce, Enaures, Alice des Baux, Stéphanette, et d'autres encore plus profondément oubliées.

Elles montèrent de la plaine par la calade et franchirent les remparts par la porte Eyguières, les mains recouvertes de fins gants de chamois, les épaules protégées d'un manteau blanc de neige tressé de fils de soie mélangés à de la laine. Les troubadours les suivaient avec leurs violes, leurs cithares, leurs psaltérions.

Raimbaut de Vaqueiras, Peire Vidal, Bertran de Born, Guilhem de Cabestan, Guillaume et Barral des Baux, Folquet de Marseille, Geoffroy Rudel distrayaient par leurs chansons la vie souvent monotone des seigneurs et des dames.

Comment se représenter ce moyen âge essentiellement poétique, religieux et d'imagination si souple ? Le monde d'Occident était alors bien près de son enfance et la naïveté des gens s'alliait à la spontanéité du geste et à la générosité du cœur. La vie était peu sûre, chaque jour, précaire.

La réflexion et la méditation philosophique, apanage des générations de culture tranquille, n'avaient pas grande chance de se développer chez les laïcs. La vie était monotone, mais parcourue d'éclairs, d'excitations violentes. La tradition orale ne pouvait pas encore enfoncer ses racines en profondeur, si bien que la culture se présentait non sous la forme d'un enseignement raisonné, précis, mais comme un jaillissement perpétuel où participaient l'esprit et le corps. La musique et la danse étaient dans les divertissements intimement liés au récit.

Les passions individuelles couvaient longtemps avant d'exploser. Les crimes, les mutilations, les supplices faisaient escorte aux scènes de fête et aux jeux. Les veillées des morts se terminaient en orgies. Les chants sauvages des croisés, les redoutables Minnesängers germaniques alternaient avec les hymnes pieux et les nostalgiques chansons d'amour.

A tout instant la vie quotidienne était envahie par les émissaires du ciel ou de l'enfer, soit à l'église, soit dans les conversations. L'homme baignait encore dans cet opéra fabuleux retrouvé par Raimbaut le Voyant. Les alchimistes, dans toute l'Europe, avant la conquête du Nouveau Monde recherchaient les amalgames ; la matière la plus vile, transformée par l'énergie du feu, torturée, fondue, devait se mutiler pour apparaître enfin aux regards du chercheur comme une poussière d'or. Quant aux étoiles, fascinants personnages des mondes lointains, elles ne pouvaient que figurer les destinées des princes qui les interrogeaient.

Occupées aux travaux de broderie, les femmes des nobles n'apercevaient les hommes qu'à l'église, aux fêtes et au cours des festins. Elles mûrissaient en silence leurs passions entretenues par de rares clins d'œil, par quelques mots glissés à l'oreille et par les interdits du rang et de la naissance. Leurs rêveries amoureuses s'échauffaient au sens des paraboles développées par les récitants.

Provence, terre par excellence de l'amour chanté librement, sans retenue ni honte. L'amour du plaisir, l'amour des plaisirs ont entretenu une civilisation brillante, raffinée, un goût exquis que la proximité de l'Orient et les conquêtes sarrasines ne faisaient que développer.

Un repas au XII^e^ siècle dans les grandes salles du donjon des Baux réunissait le seigneur et sa cour. Les murs austères étaient vêtus de tapisseries venues de Damas par Venise, ou de Perse par Alexandrie.

A la fin du repas la comtesse ordonnait aux musiciens de jouer :

« Viens, gentil troubadour, le rossignol n'a pas encore été réduit au silence, que je sache. Prends ta viole et montre-lui ce qu'est la musique lorsque de jeunes sons accompagnent des mots encore plus doux. »

Le destin de ces troubadours que le romantisme a enjolivé, enrubanné tout à son aise, ressemblait parfois à celui des poètes maudits de la fin du siècle dernier. Quand on glisse dans l'oubli une main de velours, d'étranges visages apparaissent, les pierres se mettent à hurler dans le vent. Le lyrisme du moyen âge se brisait non seulement sur les herses des ponts-levis, sur les remparts et les fenêtres à meurtrières, mais aussi sur le gantelet d'acier des seigneurs jaloux.

Bertran des Baux eut, pour le malheur des poètes, quatre filles si belles que l'une d'elles fut reine de France ; Berenguière, la troisième, conçut un vif amour pour Guilhem de Cabestan, poète provençal qui, d'une voix légère, en réponse à cet amour composa quelques chansons à sa louange. Berenguière, désireuse de garder son amour, sur les conseils d'une sorcière confectionna pour Guilhem une certaine tisane qui provoqua un empoisonnement qu'un savant médecin put heureusement guérir.

Guilhem se retira alors, fuyant ce trop brûlant amour, auprès de la dame du Roussillon, dont il devint éperdument épris. Le mari en conçut violente jalousie. Trouvant un jour le rêveur seul dans un champ, il lui plongea son épée dans le corps, puis lui trancha la tête. Le furieux poursuivit sa besogne en lui ôtant le cœur et la tripe. Il eut l'audace de les porter à la cuisine pour le repas du soir. Il dit alors à sa jeune femme :

« Cette viande est-elle bonne, mon amie ?

— Oui, la meilleure que je mangeai.

— C'est celle de ton paillard », lui dit Reymond en lui montrant la tête de Guilhem qu'il tenait pendue par les cheveux.

La pauvre malheureuse tomba en syncope, puis quand elle fut « retournée à soy », dit à Reymond, son mari, en pleurant : « La viande était si bonne que plus jamais n'en mangerai d'autre », et ce disant prit « un couteau dessous sa robe, s'en perçat sa tendre poitrine et en mourut ». Pétrarque fit mention de cette aventure au quatrième chapitre du *Triomphe de l'amour.*

Cette scène ressemble à s'y méprendre aux férocités des seigneurs espagnols du XIX^e^ siècle transcrites par Barbey d'Aurevilly dans *les Diaboliques.*

L'histoire de Barral ou Béral des Baux, seigneur de Marseille, juge, mage de Naples, poète, ingénieur (il devait assécher les marais entre les Baux et Montmajour), guerrier, diplomate, n'est pas moins singulière. Il fut un des principaux gentilshommes de la première maison de Provence, grand amateur de lettres et de philosophie.

Un des plus célèbres poètes de Provence, Folquet de Marseille, ami de Barral, fut ce que l'on appelait alors « poète d'amour » entre 1180 et 1195, puis devint le chef spirituel de la croisade contre les Albigeois. Cette lutte fratricide devait sonner le glas de la poésie provençale, qui tirait son inspiration à la fois lyrique et philosophique de la doctrine du « Gay Savoir », doctrine hérétique par excellence, fortement teintée de paganisme et en réaction contre le dogme. Folquet de Marseille fut de tous les troubadours dont nous pouvons retrouver trace celui dont le destin connut le moins d'embûches. Fils d'un riche marchand de Gênes, il disposait d'une belle fortune. Très distingué, bon cavalier et bel homme, il visita les cours et sut gagner l'amitié de Richard Cœur de Lion.

Folquet devait s'éprendre d'Azelais, femme de Barral des Baux. Mais malgré ses propos et ses chants elle ne voulut jamais lui accorder ses bonnes grâces « en droit d'amour ».

Bien que courtisant la dame, Folquet ne perdit point l'amitié de son seigneur. Il arriva que la dame mourut, puis Barral, puis le roi Richard. Plein de chagrin, Folquet se retira chez les cisterciens, devint abbé d'une vieille abbaye de Provence, le Toronet, puis évêque de Toulouse.

Folquet eut à la cour des Baux un rival remarquable, Peire Vidal, avec lequel il disputait les joutes poétiques qui devaient être jugées par la cour plénière d'amour de Signes et de Pierrefeu. Les poètes lorsqu'ils avaient un différend à trancher devaient le soumettre à ce jury de belles, qui, réunies, discutaient du poème et couronnaient le meilleur.

Le chevalier de Saint-Gilles coupa la langue à Peire Vidal pour avoir médit d'une dame d'honneur sa parente. De peur de recevoir un autre châtiment, le poète se réfugia auprès du prince Hugues des Baux. Guéri, il prit la mer en 1227.

Il devint amoureux d'une dame grecque : on lui fit croire qu'elle était née de l'empereur de Constantinople. Il devait employer tout l'or et l'argent qu'il gagnait par sa poésie à faire construire des navires pour aller à la conquête de son vain empire.

Le thème de l'amour lointain est une des constantes de la poésie médiévale. On le retrouve admirablement exprimé chez Geoffroy Rudel, épris, sans l'avoir vue, de la comtesse de Tripoli, et dans la réplique de Peyronet qui proposa un débat, ou « question », à savoir qui aime le mieux sa dame ou présente ou absente et qui « porte le plus à aimer ou les yeux ou le cœur ». Cette question fut envoyée à la cour plénière pour être tranchée par les dames de Pierrefeu. Stéphanette des Baux, fille du comte de Provence, y fit réponse.

L'amour courtois supposait entre l'amant et l'aimée une distance infinie qui était due soit à l'éloignement dans l'espace, soit à la différence de caste. D'où l'humilité du poète, d'où l'intensité de son rêve quasi inaccessible.

Ainsi, à ces époques de violence et de contrainte, les sentiments délicats et puissants, la fidélité féodale et l'amour ont-ils permis l'éclosion d'un art. On entendait dans les rues la mélodie des vielles, des harpes, des gigues et des cithares et, venu de plus loin, le heurt des cymbales, des nacaires et des cors sarrasins.

L'humble et inculte chanson d'amour est devenue, grâce à la sincérité de ces guerriers de fortune promenant de château en château leurs aventures, une merveille de sentiment, de grâce et de poésie qui devait conquérir les suffrages de la haute société médiévale.

S'il ne reste pas grand-chose à notre siècle de ces ruines du cœur, de cette liberté et de ces extases, de cette fierté qu'attestent les vestiges des Baux, les questions posées aux cours de Signes et de Pierrefeu demeurent présentes au cœur des poètes.

« POST TENEBRAS LUX... » CETTE DEVISE CALVINISTE — QUE L'ON RENCONTRE DANS LES ARMOIRIES DE GENÈVE — RAPPELLE LE TEMPS OU LES RÉFORMÉS TROUVAIENT AUX BAUX UN ASILE ACCUEILLANT ET SUR.

FORCES DE LA FRANCE

Ce titre est celui du livre du général Weygand, qui sort aujourd'hui même aux Editions Contemporaines (Boivin et Cie, 5, rue Palatine, Paris). Il est le second volume d'une collection, *Vocation de la France*, dont le premier, *l'Architecture française*, que nous avons signalé en son temps, est de M. Louis Hautecœur. En épigraphe, cette collection porte une phrase que le cardinal Mercier dit un jour au maréchal Foch : « La France est une grande nation, mais pour le demeurer il faut qu'elle s'en souvienne. » C'est au souvenir que le général Weygand exhorte les Français. Au souvenir et à l'action. On pense bien que sous la plume du grand soldat il ne s'agit pas d'un exercice de rhétorique, mais d'une démonstration étayée par les faits, c'est-à-dire par l'histoire. Les « forces » qu'il se propose de définir sont celles qui permettront à la France, au lendemain de l'épreuve, de voir nettement le rôle que sa vocation lui impose de jouer dans le monde. La fidélité à une vocation implique la lutte. De fait, l'histoire de notre pays — et son survol, des invasions du début à la dernière guerre, constitue la première partie du livre — le montre en lutte continue pour surmonter les épreuves. Dépassées, celles-ci sont le point d'origine de périodes prospères et rayonnantes. De cette rapide exploration à travers deux millénaires l'auteur tire des conclusions. Laissons-lui la parole :

« La force matérielle du pays, ou plus exactement la puissance, l'efficacité des moyens grâce auxquels il est capable, ou non, de maintenir la paix ou de vaincre s'il est contraint à la guerre, ne sont qu'une résultante de son état général de force ou de faiblesse dans tous les domaines, moral, social, industriel, économique. Un Etat vraiment fort, aux fermes desseins, constituera sans peine la force nécessaire à leur accomplissement. Un Etat faible, dépourvu d'autorité, sans autre programme que des velléités, n'apportera que des germes de faiblesse dans la constitution de ce qui devrait être une force.

» Rien n'est à renier d'un passé dont nous sommes, à notre insu, imprégnés ; pas plus les richesses des siècles de chrétienté et de monarchie que les conquêtes de la Révolution, que celles de la science et leurs inévitables conséquences. Le patriotisme est un trésor dont aucune ressource ne doit être dissociée.

» La France a une histoire magnifique. Notre patrimoine est lourd de gloire, riche de l'expérience de tant de dangers courus et surmontés. La juste fierté que nous en ressentons n'acquitte pas notre dette d'amour envers la patrie. Cet héritage nous impose des obligations : la France n'a pas le droit de cesser d'être elle-même, d'abdiquer. Les Français d'aujourd'hui, comme ceux des générations précédentes, ont le devoir absolu de défendre son indépendance et son sol, de préserver de toute profanation ses foyers et sa civilisation. L'accomplissement de ce devoir exige un effort d'autant plus énergique que l'enjeu est plus précieux et la menace, plus grande.

» Pour le mener à bien, il importe de ne laisser aucune force inemployée, de ne négliger aucun des appuis que nous transmettent les legs du passé. »

L'OCCIDENT DOIT ÊTRE EN ÉTAT DE FAIRE FACE AU PIRE

La deuxième partie des *Forces de la France* pose le problème d'aujourd'hui. Le monde est divisé en deux camps. La « guerre froide » sévit. « Aujourd'hui, quel que soit son désir de paix, l'Occident n'en est pas le maître et il doit être en état de faire face au pire et de devenir au plus tôt le plus fort possible. » Ayant analysé les différents aspects de la menace soviétique, le général Weygand passe à l'examen des moyens de défense de l'Occident, pour qui « la seule politique de salut consiste à être assez fort pour décourager toute tentative d'hostilité et, dans l'éventualité où un nouveau conflit mondial serait déchaîné, pour y faire face victorieusement ».

« Cet Occident possède-t-il des ressources qui permettent de mettre cette politique en pratique avec les chances les plus sérieuses de succès ? interroge le général Weygand. On peut répondre hardiment : oui. L'ensemble des pays que réunit aujourd'hui le pacte atlantique possède un potentiel de guerre très supérieur à celui de la Russie et de ses satellites. L'exactitude de cette affirmation ressort de la comparaison de leurs principales ressources. Aux 200 millions d'hommes de la Russie proprement dite font face 345 millions, dont 150 pour les Etats-Unis, en ne comptant que la population des métropoles. D'après les statistiques mondiales, le total des ressources matérielles de ces pays comprend : pour le charbon, la production industrielle et les voies ferrées, 85 % des ressources du globe ; pour le pétrole, 90 % ; pour l'électricité, 89 % ; pour le tonnage de la marine marchande, 90 % ; pour les terres cultivables, 67 %. Les Etats-Unis à eux seuls disposent en énergie électrique des ressources cinq fois, en charbon deux fois, en acier trois fois plus grandes que celles de la Russie (1). Ils détiennent la plus grande quantité d'or, métal dont l'importance grandit toujours en cas de conflit, et si la Russie prend immédiatement derrière eux la seconde place, l'Afrique du Sud occupe le premier rang en tant que productrice du précieux métal.

» Cette supériorité est un avantage capital au bénéfice de la coalition occidentale. Mais il importe de ne pas confondre le potentiel d'un pays avec sa force immédiatement disponible. Ne compte au profit de la défense nationale que la partie de ce potentiel mobilisée pour faire des armées prêtes à la lutte. Ne retombons pas dans les erreurs de 1939. Ne nous contentons pas de penser et de proclamer, comme alors, que nous sommes certains de la victoire parce que nous sommes virtuellement les plus forts. N'y trouvons pas, comme alors, un encouragement au laisser aller et à la facilité, mais puisons-y la certitude que notre volonté et nos efforts sont certains du succès s'ils sont à la hauteur de notre tâche. Ne perdons pas une heure, nous avons laissé passer trop d'années inemployées, le temps presse. Disons aussi que l'avantage créé par la supériorité de cet ensemble de ressources appartenant à plusieurs pays ne vaudra que par leur union totale et leur action opiniâtre et prolongée, seule capable d'en forger, en face du bloc oriental, un solide faisceau. »

Notons en passant que le général Weygand estime que ce serait, pour le moment, une utopie de faire dépendre le sort des nations de l'arme atomique, arme terrible qui s'ajoute aux autres, mais n'en supprime pas l'indispensable existence.

Dans le cadre général de la défense de l'Occident, il examine ensuite la défense de l'Europe, les difficultés que rencontre la création d'une Fédération dont il importe de ne pas faire dépendre le réarmement des Etats européens. Chemin faisant, il dit vigoureusement son fait au neutralisme.

« Le neutralisme fait le jeu de la diplomatie russe, dont le maître s'est toujours efforcé de désunir les alliés, de retarder les décisions dans des discussions byzantines, de paralyser les tentatives d'apaisement. Si Staline a besoin d'un délai pour mettre au point certains de ses armements, il a le plus grand intérêt à ce que l'Occident ne l'utilise pas pour se renforcer. C'est cet intérêt que sert le neutralisme ; politique néfaste parce qu'elle s'allie aux manœuvres adverses, imbécile parce qu'elle pactise avec l'ennemi dans l'espoir de l'amadouer. »

POUR ÊTRE DÉSIRÉE, L'ARMÉE DOIT ÊTRE DÉSIRABLE

Dernier volet de ce triptyque : la défense de la France. Celle-ci, le voulût-elle, ne pourrait pas se dérober au rôle qui lui incomberait à une heure décisive. Un gros effort est à accomplir, et à accomplir rapidement. En envisageant ses modalités, l'auteur de *Forces de la France* est naturellement conduit à jeter ses regards sur la situation de l'armée. Un malaise y règne qui a des causes matérielles et morales. Le général Weygand les scrute en grand chef qu'il est. Il faudrait pouvoir citer toutes les pages d'une haute élévation morale qu'il consacre à la discipline, à l'esprit offensif, à la formation et au rôle de l'officier. Retenons-en ce passage :

« Les élites ne viennent plus comme jadis à l'armée. Elles y trouveraient cependant une variété sans précédent de situations et de fonctions, allant de la recherche scientifique au commandement des troupes, offrant à l'étranger des postes de la plus haute importance pour la défense de la France et son rayonnement dans le monde. Les sentiments et le désir d'action n'ont pas changé, mais le contraste entre les réalités et les aspirations est trop grand. « On s'ennuie dans l'armée », où l'insuffisance des effectifs, du matériel, des crédits annihile le rendement du travail. Le mot « servir » perd alors l'intensité de son sens militaire. On regrette les « intégrations latérales » qui ont défavorisé la culture au profit de l'inculture et détruit une camaraderie qui était un des charmes de la vie militaire... Qu'est-ce à dire ? Simplement que, pour être désirée, l'armée doit être désirable, et pour cela qu'elle devienne l'armée qu'il faut à la France.

» Discipline, patriotisme, devoir, une démocratie qu'inspirent ces vertus n'a rien en elle qui s'oppose à l'existence d'une véritable armée, dont elles sont les traits essentiels. Que peut-elle redouter d'une armée qui les pratique ? Car si un régime était de complexion assez faible pour qu'il devienne indispensable à sa sécurité intérieure que sa force militaire, entretenue à grands frais, soit incapable de remplir ses tâches extérieures, il se condamnerait lui-même par l'absurdité des conditions de vie qu'il s'imposerait.

» Que l'Etat n'appréhende rien d'une armée, d'un corps d'officiers qui seraient d'esprit « trop militaire ». Il n'a rien à en craindre s'il n'y introduit pas la politique ; l'officier, comme tout militaire de carrière, doit s'en tenir et en être tenu rigoureusement à l'écart. »

Le dernier chapitre est consacré à la volonté de défense des Français, à ce « ferment psychologique et moral qui est à la base de toute action ». Certes, il ne manque point d'indices décourageants. Sans les dissimuler, le général Weygand fait sien le mot d'André Siegfried : « Dans notre nation d'individus où la vie privée est plus sérieuse que la vie publique, tout ce qui ne se voit pas est infiniment plus encourageant que ce qui se voit. » Il note des signes favorables, met en garde contre tout jugement global, adjure les élites de tenir le rôle conducteur qui doit être le leur, fait appel à l'union, souligne la nécessité d'un retour aux sources spirituelles et demande au gouvernement de montrer une activité énergique, ferme et continue.

RENDONS A LA FRANCE SA VRAIE PLACE DANS LE MONDE

Et voici les lignes finales — véritable hymne patriotique — de cet ouvrage relativement mince, mais lourd d'idées et appelé à un grand retentissement :

« La vie d'une grande nation n'est qu'un combat. Elle a ses jours d'épreuves. Mais, comme l'a dit magnifiquement Montaigne : « L'adversité » est la fournaise à recuire l'âme. »

» Le jour n'est-il pas venu où les Français, meurtris par tant de guerres, las des luttes intérieures, menacés par un péril mortel, suivront la leçon d'amour donnée par tous les reconstructeurs et s'uniront dans le même effort ?

» C'est en reprenant conscience des valeurs fondamentales et des données permanentes de notre histoire, en faisant appel à toutes les forces de la France, sans en négliger aucune, que le peuple français et ceux qui assument le redoutable honneur de le conduire affermiront leur confiance dans l'irremplaçable valeur de notre patrimoine, retremperont leur volonté d'en assurer la conservation et, en défendant du même effort notre sol et notre civilisation, rendront à notre patrie sa vraie place dans le monde.

» Ayons la foi, une foi agissante dans sa destinée. Ne laissons pas déraciner l'arbre France. »

(1) Production de l'acier en 1950 : Occident, 130 millions de tonnes, dont 88 millions pour les Etats-Unis ; 32 millions pour la Russie et ses satellites.

LA BIENNALE DU CINÉMA

LES FILMS QUE J'AI VUS A VENISE...

PAR DENIS MARION

La participation française au Festival de Venise a soulevé, on le sait, de nombreux incidents et de violentes polémiques. Oublions-les pour la considérer aussi objectivement que si nous l'avions vue au hasard d'une soirée ordinaire et non dans une atmosphère secouée de remous diplomatiques. Du roman de Peisson *le Garçon sauvage* conserve l'élan sympathique de la prime adolescence réagissant avec intransigeance devant les laideurs de la vie quotidienne. Par l'intelligente manière dont il a dirigé le jeune garçon qu'il a découvert Jean Delannoy a su mettre en valeur cet élément. Par malheur, le contexte a été livré à la facilité d'un scénariste qui a exécuté une variation de plus sur cet affligeant poncif : la fille au grand cœur et son protecteur intéressé. Vu à l'étranger, ce pénible exercice de style est aussi irritant que déplaisant, car, malgré le talent des excellents acteurs qui l'interprètent, le texte qu'ils sont obligés de prononcer enlève tout caractère plausible à un comportement déjà discutable. Par comparaison, *Barbe-Bleue* fait figure plaisante d'imagerie moyenâgeuse. L'adresse de Christian-Jaque et le pittoresque qu'apportent Pierre Brasseur et Cécile Aubry (dont c'est le meilleur rôle) enlèvent le morceau. Par contraste, *la Nuit est mon royaume* est une œuvre honnête, appuyant un peu sur la pédale sentimentale, mais qui aborde franchement un problème grave et angoissant — l'adaptation des aveugles à leur condition — et qui le traite sans concessions. Suzanne Dehelly réussit l'exploit peu banal d'éclipser un Jean Gabin qui n'a jamais été plus sobre ni plus puissant.

Réalisé par Marc Allégret dans les derniers mois qui ont précédé la mort du grand écrivain, le documentaire sur *André Gide* constitue un témoignage d'une valeur exceptionnelle et finit par devenir tragiquement émouvant. La dernière séquence, où l'octogénaire, au masque déjà ravagé par la lésion au cœur qui devait l'emporter, fait partager à une jeune élève du Conservatoire la connaissance de Chopin à laquelle l'ont mené de longues années de pratique du piano et une intuition inégalable des ressorts et des finesses de la création artistique, est bouleversante.

Le film britannique *The Lavender Hill Mob* nous a donné la satisfaction du seul divertissement comique de tout le festival : ce qui mérite déjà notre reconnaissance. De plus, il s'inscrit à côté de ces admirables réussites que sont *Noblesse oblige* et *Passeport pour Pimlico*, cette exquise veine d'humour britannique qui est encore loin d'être épuisée.

Dans *Paris est toujours Paris* Luciano Emmer a repris la formule qui lui avait si bien réussi pour *Dimanche d'août* : une demi-douzaine d'anecdotes s'entremêlent paresseusement pour reconstituer un climat. Soit que le réalisateur ne se soit pas senti aussi à l'aise à l'étranger que dans son pays natal, soit que nous nous montrions plus exigeants pour l'évocation d'un spectacle connu que pour la révélation de mœurs qui ne nous sont pas familières, le résultat n'est pas aussi satisfaisant.

Les Américains sont venus en nombre et en force, mais il est impossible d'accepter sans discrimination ce qu'ils nous proposent. Pour commencer, *Alice au pays des merveilles* a terriblement déçu. La supériorité technique mise à part, elle parvient à gâcher un des plus beaux sujets du monde presque autant que l'avait fait, deux ans plus tôt, le triste film de Lou Bunin. Rendons toutefois cette justice à Walt Disney qu'il s'est sur-le-champ racheté : son troisième court métrage de la série inaugurée par *l'Ile des phoques* et *la Vallée des castors*, intitulé *la Terre, cette inconnue*, est digne des deux précédents, et ce n'est pas peu dire.

Par une coïncidence fortuite, mais significative, *le Grand Carnaval*, de Billy Wilder, et *Quatorze Heures*, d'Henry Hathaway, ont à peu près le même sujet : la curiosité indécente de la foule en présence d'une agonie. Le premier est une œuvre d'imagination. Le scénario accumule les effets les plus sûrs et les plus adroitement amenés en nous montrant les artifices malhonnêtes grâce auxquels un reporter réussit à s'assurer l'exclusivité du sauvetage d'un pauvre diable enseveli par un éboulement au fond d'une galerie. Le second s'appuie sur un authentique fait divers survenu il y a un an à New-York : un jeune homme est resté quatorze heures sur la corniche du seizième étage d'un gratte-ciel, menaçant de se suicider sur-le-champ si l'on prétendait lui porter secours ; il finit par se précipiter dans le vide en dépit de toutes les exhortations. Les deux films tirent le même excellent parti des odieuses réactions collectives des badauds, et ils échouent également à transcender leur point de départ et à l'élever au-dessus de l'anecdote. Ils souffrent aussi du même défaut que l'on retrouve depuis quelques années dans les meilleurs films américains : depuis qu'ils s'attaquent, avec un courage et une intelligence auxquels il faut rendre hommage, à des sujets nouveaux, complexes, dangereux, ils sont épouvantés par leur propre audace et, pour prévenir une réaction défavorable du public, se perdent en explications et en justifications. Dans *le Grand Carnaval* on insistera pesamment sur la différence entre le bon et le mauvais journalisme et dans *Quatorze Heures* surgissent deux psychiatres appartenant à la police newyorkaise qui démontent avec complaisance les complexes du candidat au suicide : toute l'émotion s'en trouve gâchée. Pour ma part, je préfère *Quatorze Heures*, qui est plus direct et qui bénéficie de l'admirable interprétation de Paul Douglas en flic plein de bon sens et d'Agnès Moorehead en mère névrosée. J'en dirais encore plus de bien si le producteur n'avait eu la fâcheuse idée de présenter l'un après l'autre les deux dénouements qui ont été tournés : l'heureux et le malheureux. L'illusion de la réalité n'y résistait pas.

Faut-il considérer comme américain *la Rivière*, le film que Jean Renoir est allé tourner aux Indes ? J'ai peur que oui, car il s'agit d'une bande aussi irritante par un mélange contradictoire de défauts et de qualités que celles qu'il a tournées à Hollywood. N'en retenons que le meilleur : les vues en couleurs du Gange, où l'on retrouve un instant — beaucoup trop court — le fils du grand peintre.

J'aurai l'occasion d'examiner les films omis dans cet article en discutant le palmarès. Mais je dois signaler sans attendre l'œuvre qui domine de très loin toutes celles dont je viens de parler et qui constitue — je n'emploie pas souvent le terme — une véritable révélation : le japonais *Rasho Mon*, qui nous apporte de l'Extrême-Orient un message aussi déconcertant et aussi étrangement beau que l'hindou *Kalpana*. Aussi mérite-t-il que lui soit consacré un prochain article.

...ET CELUI QU'ON N'A PAS VU

L'atmosphère d'un festival est comparable à celle d'une conférence diplomatique : dans un milieu de spécialistes et d'initiés, de longue date dressés à ne pas négliger le plus minime avantage, que ce soit pour se l'attribuer ou pour en priver le concurrent, un incident banal prend tout de suite figure de scandale et le moindre différend produit des réactions en chaîne. Aussi n'est-ce pas un paradoxe que, pour cette XII[e] Mostra, l'événement capital aura été un film qu'on n'a pas vu : *Othello*, d'Orson Welles.

Voilà plus de trois ans que celui-ci travaille à cette œuvre, exactement au lendemain du Festival de Venise de 1948, où l'accueil fait au *Hamlet* de Laurence Olivier et la conscience des imperfections de sa propre réalisation le convainquirent à la dernière minute de retirer *Macbeth* de la compétition. Le tournage n'avait pas seulement été retardé par des difficultés financières. Les méthodes de travail de l'auteur y furent aussi pour quelque chose. Dix Desdémones successives lui plurent puis lui déplurent, parfois après avoir tourné toutes leurs scènes, avant que, onzième et dernière, Suzanne Cloutier triomphât de toutes les épreuves.

Au début de l'année Orson Welles fit savoir qu'*Othello* serait projeté à Venise. Il avait besoin de trois mois de travail pour le montage et le mixage de la version anglaise. Entre temps serait achevée la version italienne. Ce qui s'est passé depuis n'est pas officiellement connu et les explications les plus romanesques ont été proposées pour expliquer qu'Orson Welles n'ait pas trouvé le temps nécessaire pour établir une copie standard. Mais avant même qu'il fît son apparition à Venise les gens bien informés savaient que la version anglaise n'était pas prête et en faisaient des gorges chaudes. Car le règlement de la compétition interdit de projeter des films doublés.

Il arriva enfin et, à la stupéfaction générale, déclara qu'*Othello* demeurait inscrit : la copie italienne était prête, et lui, Orson Welles, la considérait comme la version originale. Voilà les membres du jury bien embarrassés entre le règlement et la propre déclaration de l'auteur.

L'envie de voir ce serpent de mer l'emporta enfin sur toute autre considération et le jury se décida à admettre *Othello* en italien. Mais lorsque Orson Welles avait fait sa déclaration sensationnelle il n'avait pas encore vu le doublage. Il combla d'ailleurs cette lacune aussitôt après. Il en sortit convulsé de fureur. Il était doublé par l'excellent Gino Cervi (qu'on a vu entre autres dans *Quatre Pas dans les nuages*) et les Italiens avaient mis tous leurs soins dans une technique où ils sont passés maîtres. Mais le studio n'ayant reçu d'Orson Welles que la bande-image, sans la bande-son anglaise, avait dû se fier à celle-ci. Les comédiens italiens voyaient bien si leur correspondant à l'écran vociférait ou chuchotait ; pour les nuances plus subtiles d'interprétation, ils devaient s'en rapporter à leur propre conception de Shakespeare. Pour Gino Cervi, celle-ci fut, paraît-il, diamétralement opposée à celle d'Orson Welles.

Il ne resta plus à l'ex-enfant prodige qu'à opérer une des volte-face dont il a l'habitude, à retirer la version italienne de la compétition et à tenir une conférence de presse pour expliquer tant bien que mal son comportement. Les journalistes lui demandèrent insidieusement de leur permettre, à titre de simple information, de voir le doublage italien : ce qui leur fut refusé. Il est permis de croire qu'il se passera bien du temps avant qu'on voie *Othello* sous une quelconque de ses moutures.

LE PALMARÈS : AUX JAPONAIS LE GRAND PRIX

Grand Prix : « RASHO MON » (japonais).

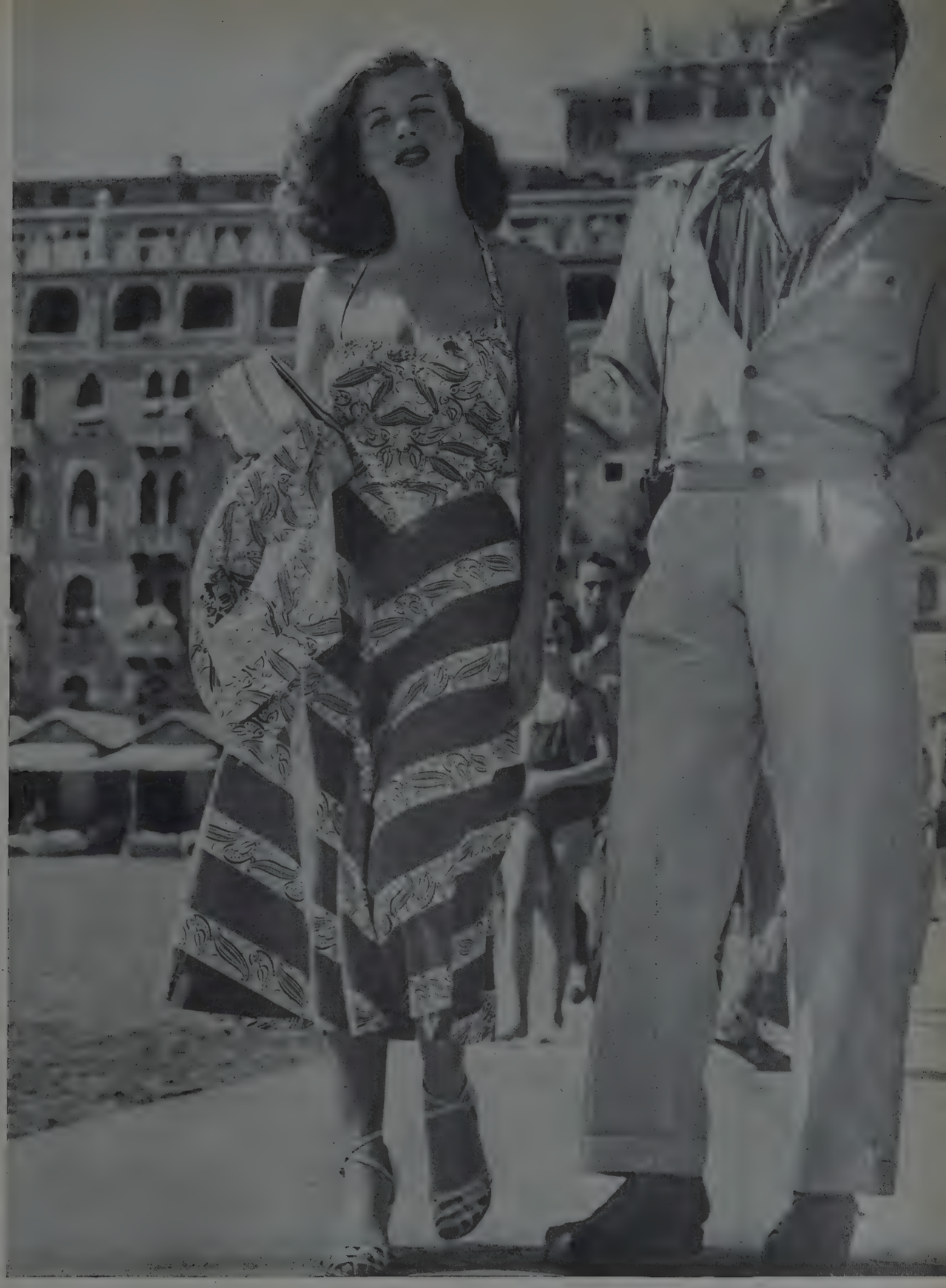
Prix spécial du Jury : « UN TRAMWAY NOMMÉ DÉSIR » (américain).

Grands Prix internationaux (ex æquo) : « LE JOURNAL D'UN CURÉ DE CAMPAGNE » (français), qui a reçu également le Prix de la meilleure photographie ; « BIG CARNIVAL » (américain) ; « THE RIVER » (film indien réalisé par Jean Renoir).

Prix de la meilleure interprétation masculine : Jean Gabin pour « LA NUIT EST MON ROYAUME ».

Prix de la meilleure interprétation féminine : Vivian Leigh pour « UN TRAMWAY NOMMÉ DÉSIR ».

Prix du meilleur scénario : « LA BANDE DE LAVENDER HILL » (anglais).

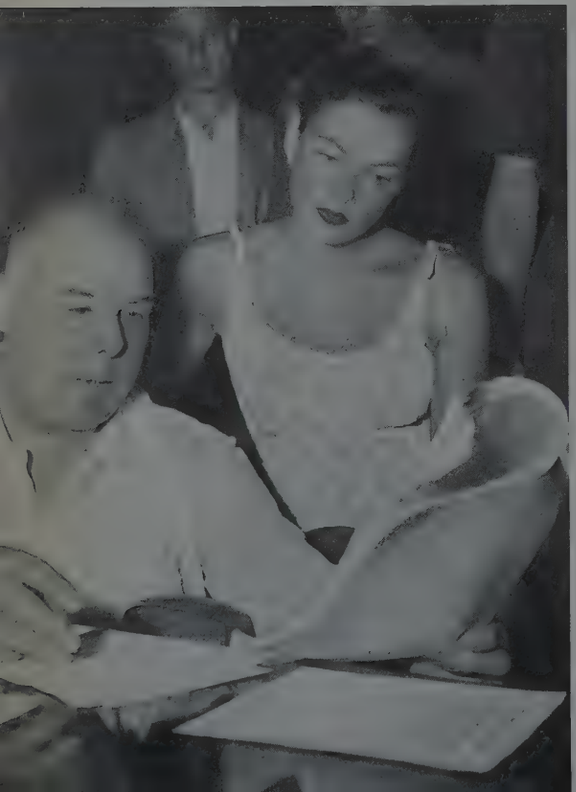


CORINNE CALVET AMENA A VENISE J. BROMFIELD, SON MARI. CE N'EST QUE LE NEVEU ! CORINNE, TRÈS « STAR », A OUBLIÉ SON FRANÇAIS NATAL. ELLE GAGNA LE PRIX DINDON.

A VENISE, LES ÉTOILES BRILLENT SOUS LE SOLEIL

« AVRIL au Portugal », dit la chanson... mais il est de bon ton d'être en septembre à Biarritz ou à Venise. La Biennale cinématographique — comme son nom l'indique si curieusement — a lieu chaque année au Lido.

La qualité des films présentés en 1951 ne suscita aucun enthousiasme. Il y avait bien les français, mais comme le cinéma italien avait triomphé au Festival de Cannes, nos amis transalpins eurent l'impression qu'en primant des œuvres françaises on aurait un peu l'impression d'un « Signor's agreement ». Et puis l'enfant



ON NE PEUT PAS DIRE QU'ILS SE GONDOLENT, MAIS TILDA THAMAR BAVARDE AVEC JOHN KIZMILLER, L'ACTEUR NOIR, QU'ELLE RENCONTRERA PEUT-ÊTRE A HOLLYWOOD.

terrible du cinéma français, Henri Jeanson, s'était livré à de si facétieuses attaques qu'il en avait un peu compromis nos chances. N'empêche que *le Journal d'un curé de campagne* (qui reçut deux prix), *Barbe-Bleue, l'Enfant sauvage, la Nuit est mon royaume* et le documentaire de Marc Allégret sur André Gide représentaient plus qu'honorablement la participation française.

Le Japon enleva la palme. C'était juste.

Entre les gondoles, la plage, la terrasse de l'Excelsior... et la salle de cinéma, certains journalistes n'hésitèrent pas à « sécher » quelques séances et s'efforcèrent d'interviewer M. Winston Churchill, promu grande vedette du Lido. L'ex-Premier britannique aime toujours les cigares, mais pas du tout les photographes.

Le bal Beistegui permit à de nombreux désœuvrés de faire des entrées sensationnelles et coûteuses, mais chacun trouve « qu'il est bien libre », comme dit cette charmante femme du monde qui « cause » mal, et M. Carlos de Beistegui a tant d'argent (de ses mines du même nom du Mexique) qu'il a parfaitement le droit de l'utiliser pour faire plaisir à ses amis et à lui-même. Le baron Arturo de Lopez était richement habillé, et, à en croire la foule qui passa la nuit à voir arriver les « invités »... tout ce petit monde était costumé, maquillé, poudrerizé et précieux comme tout.

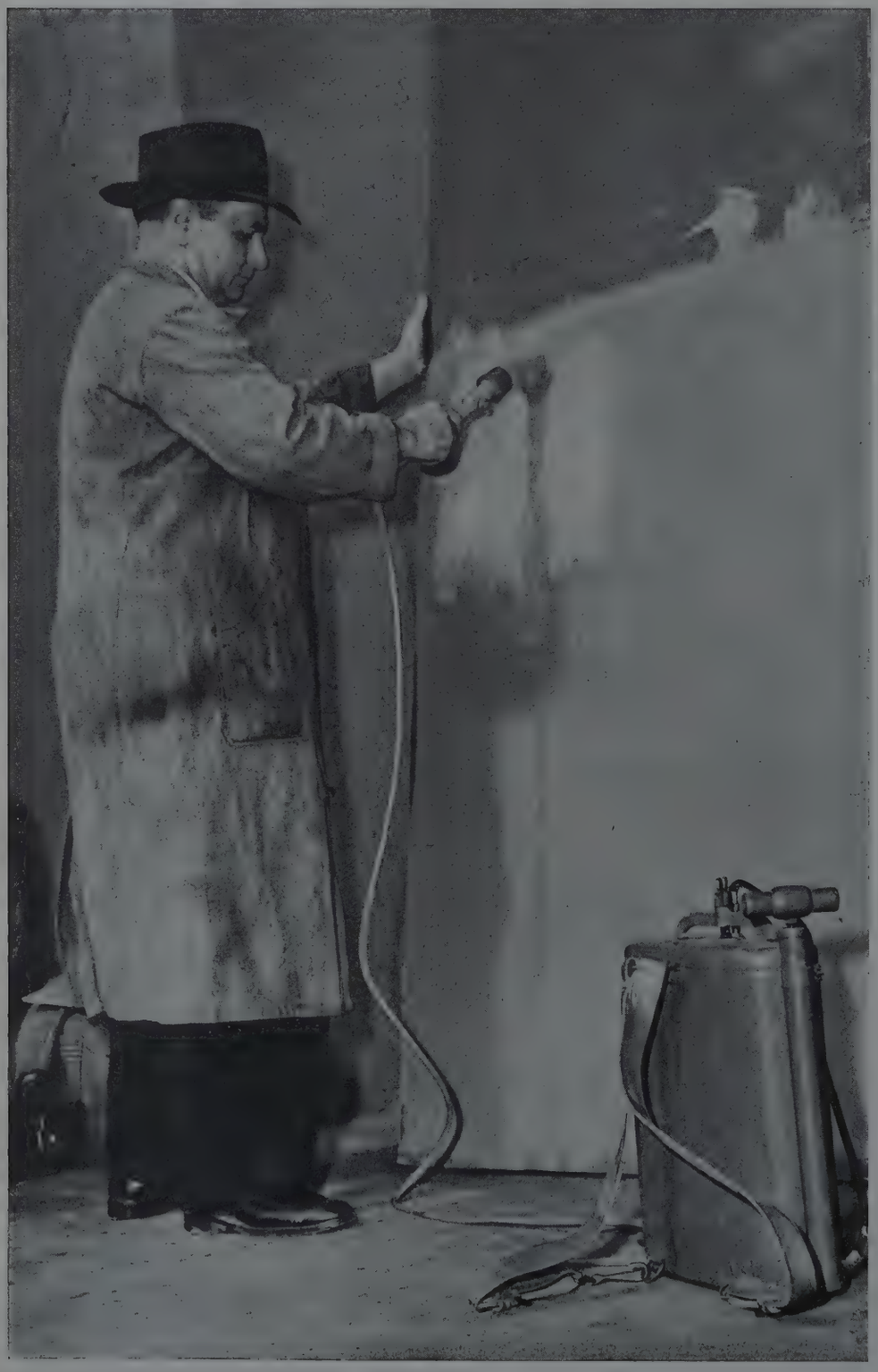
GENE TIERNEY A LE SOURIRE. ELLE EST PORTÉE EN TRIOMPHE. CE N'EST QUE POUR LE PHOTOGRAPHE. DEUX GRANDS « BONS-HOMMES » DU CINÉMA INTERNATIONAL : ORSON WELLES, QUI NE PRÉSENTA PAS SON « OTHELLO », ET RENÉ CLAIR. JEAN RENOIR A ENFIN QUITTÉ LES ETATS-UNIS POUR L'EUROPE. IL TOURNERA A ROME AVEC ANNA MAGNANI. LE VOICI AVEC G. TIERNEY.

CETTE « LADY » DU CINÉMA AMÉRICAIN QUI CIRCULE DANS UN TRAMWAY VÉNITIEN N'EST AUTRE QU'IRÈNE DUNNE. L'HÉROINE DE « BACK-STREET » EST CURIEUSEMENT COIFFÉE D'UN FICHU... A L'ITALIENNE. CI-CONTRE : L'ACTRICE ALLEMANDE ANGELIKA HAUFF, QUI FUT TRÈS APPLAUDIE. CI-DESSOUS : BLANCHETTE BRUNOY, QUI FUT UNE DÉLICIEUSE AMBASSADRICE DU CINÉMA FRANÇAIS.

A LA TERRASSE D'UN CAFÉ DE VENISE (PUBLICITÉ NON PAYÉE) M. CHRISTOPHER SOAMES VA PRENDRE L'APÉRITIF AVEC SA FEMME, NÉE MARY CHURCHILL, QUI EST LA FILLE DE M. CHURCHILL.

LES PETITS INVENTEURS AU PARC DES EXPOSITIONS

LE « Concours International d'inventions », qui s'intègre dans le cadre de la VI[e] Exposition d'automne à la porte de Versailles, aura, cette année, justifié brillamment son titre. La participation étrangère — Scandinaves et Italiens en tête — est en effet du plus haut intérêt. Du côté français, outre les éternels projets renouvelés d'Icare qui devraient permettre aux terriens de s'élever dans les airs à la force des poignets, les maquettes d'engins à réaction et diverses ébauches « atomiques », on trouve beaucoup de « raisonnable ». Les petits inventeurs se distinguent spécialement dans le domaine des réalisations pratiques et proposent à la ménagère ou au bricoleur nombre d'appareils utiles dont les prix de revient futurs ont été sagement étudiés.

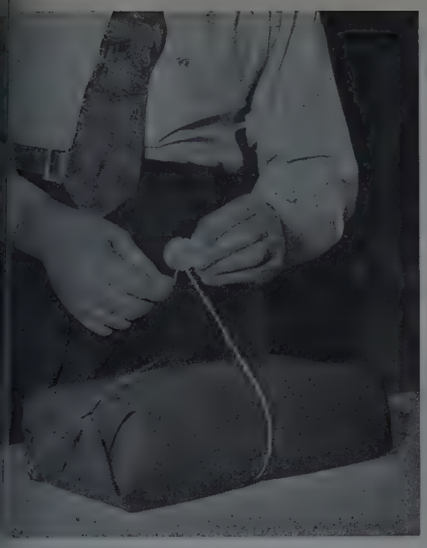


LA TORPILLE SUÉDOISE. — Conçue pour une u tion toute pacifique, cette « torpille » (ci-dess gauche) d'invention suédoise fonctionne grâce à turbine à eau ou à air placée à l'intérieur. L'ens effectue automatiquement le nettoyage de tou types de canalisations. Aux essais une conduite so raine de 1.500 mètres de longueur et de 40 centimètr diamètre fut curée impeccablement en vingt mi Désormais il n'est plus nécessaire d'éventrer chau et trottoirs tout au long du parcours : un trou au d pour placer la torpille et un trou à l'arrivée po récupérer suffisent ; l'engin chemine seul dès q circuit a été établi. Toute fuite ou défectuosité a immédiatement la torpille et un repérage magné permet de situer la réparation à effectuer. L'ap existe en toutes tailles.

ITALIE : L'ACCORDÉON ÉLECTRIQUE. — Mi-p mi-accordéon, cet instrument de musique élect (en haut) constitue un véritable orchestre po La colonne à soufflerie fonctionne au moyen petit moteur monophasé et alimente 41 touches « pi et 120 basses « accordéon ». Un rhéostat et une p servent aux « effets expressifs » ainsi qu'en tém la démonstration, et le tout se démonte et se en deux valises de taille moyenne.

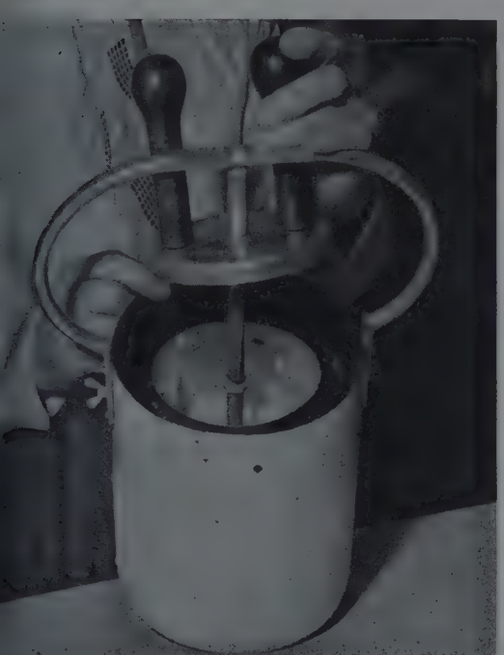
PINCEAU A PRESSION. — Sous ce nom on présente (ci-contre) un appareil distributeur de pei de conception simple : un réservoir dans lequ pression est donnée à coups de pompe, un tub nylon alimentant un pinceau ordinaire. Un ro permet de contrôler l'arrivée de la peinture et le lis de la surface.

GRACE A LEUR INGÉNIOSI BIEN DES EFFORTS VO



I. F. Y. P. — « Il fallait y penser » (photographie de gauche). Pour faire et défaire les paquets sans nœuds compliqués cette rondelle accrochée se montre inégalable. Son utilisation est simple comme « l'œuf de Christophe Colomb ». Suivant la taille et la matière choisie, le dispositif peut servir aux lacets de souliers comme aux câbles de remorqueurs. Le disque est en même temps un excellent support publicitaire.

RAYON DES JOUETS... — Ce train électrique (ci-contre) est commandé à distance... au sifflet. L'appareil de mise en marche et de manœuvre comporte en effet une cavité résonnante accordée à la fréquence du sifflet, ainsi qu'un relais distributeur de courant.



UR LES MÉNAGÈRES. — Pour cette sorbetière nomique on a abandonné les engrenages difficiles ettoyer et à manœuvrer. L'usage des deux poignées ilite la préparation de la glace, tandis que la forme n étudiée de l'ensemble permet un rangement rapide.

ERONT ÉPARGNÉS

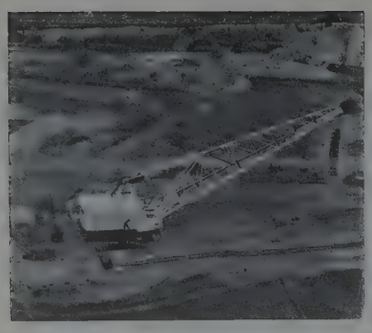
PAR CLAUDE THOMAS

MALLE-CAMPING. — Un ensemble, au prix et au ids réduits au minimum, s'offre aux campeurs auto- bilistes. La présentation en est soignée autant ingénieuse. La table renferme les chaises et sert -même de panneau arrière. Le couvercle levé dégage cière, réchauds à gaz butane et à alcool. Des tiroirs ntiennent la vaisselle, des casiers attendent les provi- ns. Il a même été prévu un support extérieur pour vier ou la cuvette. Le tout s'accroche à la voiture l'intermédiaire de minuscules pièces métalliques.

NE PUBLICITÉ ORIGINALE

tilisations nouvelles de propriétés nues, voici deux réalisations inté- santes. L'une est le « Subjector ». 'agit, au premier abord, d'un miroir nté sur un petit placard aux lignes ondies. Placé dans un restaurant, magasin, il permet aux clientes « se donner un coup de poudre ». is, brusquement, l'image reflétée remplacée sous leurs yeux par enfilade de bouteilles de par- s, de tubes de rouge à lèvres ou tout autre produit. Le « truquage » ffectue au moyen de prismes et n éclairage intermittent placés derrière la paroi de verre.

PETITES CHRONIQUES



UN RECORD DE TAILLE ET DE POIDS

La plus grande excavatrice *in the world* vient d'être mise en service en Grande-Bretagne, exactement dans les mines de fer de Corby, dans le Northamptonshire. Baptisée *Walter*, cette machine qui, dressée, ne s'élève pas à moins de 85 mètres, pèse environ 1.500 tonnes. Cependant pour conduire un tel géant il suffit d'un seul homme.

NÉCROLOGIE

Maria Montez

Un bain trop chaud. Une syncope. Maria Montez n'est plus !

Cet effroyable accident, cette catastrophe stupide nous frappent particulièrement parce que Maria Montez, dès son arrivée à Paris, avait su nous conquérir par son charme, son dynamisme, sa joie de vivre... et partout où elle parut — accompagnée de son mari, Jean-Pierre Aumont — elle connut les acclamations de la foule.

Une artiste appartient toujours à son public, et Jean-Pierre Aumont, malgré son incommensurable douleur, résista à son idée première : célébrer les obsèques dans l'intimité. Il s'efforça donc de demander à ses amis de la presse d'observer un minimum de décence et insista pour que les photographes aient, au moins, la discrétion de ne point opérer pendant la messe. Hélas ! les obsèques des stars ressemblent de nos jours... à la kermesse aux étoiles. Quel navrant spectacle ! L'église Saint-Pierre de Chaillot envahie par une foule de curieux venus... pour voir les vedettes. Des femmes sans chapeau et même sans fichu sur la tête. Des tenues claires. Des vestons de sport. Et, à l'issue de la messe basse, des inconnus veulent approcher Jean-Pierre Aumont, lui serrer la main... S'ils osaient, ils demanderaient une signature pour leur carnet d'autographes. Jean-Pierre, tordu de douleur, demande qu'on interrompe le cruel défilé.

— Il y avait plus de monde à Jouvet ! dit une dame oxygénée.

Un cercueil porté à bras d'homme, Jean-Pierre Aumont écroulé, et sur l'avenue Marceau une foule qui veut voir... une foule qui reconnaît Gaby Morlay et Valentine Tessier, une foule malsaine, déplacée, indiscrète.

M. I.

Émile Hermès

Emile Hermès, qui vient de mourir, était à la tête d'une maison qui a depuis longtemps beaucoup contribué à la réputation d'élégance de Paris. Son grand-père l'avait fondée en 1836, aux beaux temps des équipages. Ce « maître sellier », comme on disait alors, devint vite le fournisseur attitré de la plupart des cours européennes. Quand en 1918 Emile Hermès, rentrant de la guerre, prit à son tour la direction du célèbre magasin du Faubourg-Saint-Honoré, il sut l'adapter aux désirs et aux besoins de l'époque. Il fut, en matière d'articles de voyage, un créateur, et il sut imaginer les bagages qui convenaient aux générations gagnées par le goût de la vitesse et qui se livraient au plaisir de découvrir « toute la terre ». Chacun des articles sortis de chez lui s'imposait par la qualité, et dans le faubourg, traditionnellement voué au commerce de luxe, ses vitrines, reflets du « chic » de la grande ville, ravissaient les passants.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'ART RELIGIEUX EN FRANCE :

Cathédrales de France, introduction de Daniel-Rops, texte de Maurice Malingue, notices d'Yvan Christ, photographies de Jean Roubier (Editions des Deux-Mondes, 49 pages grand format, 135 planches). Chaque pays revit son histoire dans les témoins de son art monumental : l'Egypte dans les tombeaux de ses Pharaons, la Grèce dans ses temples, l'Italie dans ses palais Renaissance. La France est le pays des cathédrales : leur richesse et leur splendide diversité attestent à la fois la spiritualité du génie national et le « climat » artistique propre à chacune de ses régions. « Imaginons, dit M. Daniel-Rops, que du moyen âge rien d'autre n'ait subsisté : la cathédrale suffirait à faire comprendre ce temps, cette civilisation, dans leur plus essentielle réalité ».

La France lui a donné l'empreinte de son culte pour l'universel. Elle en a fait le miroir du monde, la fresque de la vie morale, de la nature, du travail quotidien.

Point d'art plus populaire que celui-là. Des générations s'y consacrèrent ; le peuple se sentait chez lui dans la cathédrale ; il savait qu'elle était faite de ses peines et de sa sueur. C'était, en quelque sorte, la super-paroisse où les habitants d'une ville communiaient dans la même foi et les mêmes espérances.

Et, comme le dit encore M. Daniel-Rops, l'impression qui se dégage de ces chefs-d'œuvre n'est pas seulement esthétique : elle éveille — même chez ceux qui ne partagent pas la foi des artistes qui les conçurent — le sentiment humain d'une fidélité, d'une filiation, d'une appartenance : « tout un passé revit en ces pierres et s'impose à notre âme fraternelle ».

L'HISTOIRE DU XVIII^e SIÈCLE :

Charles Kunstler, *la Douceur d'aimer : le roman de Fersen* (Hachette, 256 pages.)

C'est la vie d'un grand seigneur suédois, Axel de Fersen, qui fut aimé de plusieurs reines et dont l'histoire a la douceur et l'amertume d'un conte d'amour et de mort. Fort séduisant de sa personne, il laisse dans toutes les cours où il passe le souvenir de ses aventures galantes : à Turin, à Naples, à Versailles, à Londres.

Une nuit de janvier 1774 il est interpellé sur ses bonnes fortunes, au bal de l'Opéra, par une femme masquée avec laquelle il engage, sans la reconnaître, une conversation prolongée. C'est la dauphine, Marie-Antoinette, qui devait être l'élue de son cœur. Quand, devenue reine, elle le revoit en 1778, elle l'accueille comme « une ancienne connaissance ». Il sera l'habitué de sa table de jeu, le familier du « Salon doré » où elle reçoit ses intimes. Mais la naïveté sentimentale de la reine donne déjà naissance à des commérages. Pour y couper court, il prend du service comme aide de camp du comte de Vaux. Un peu étourdiment, la duchesse de Fitz-James lui reproche d'abandonner une conquête. « Si j'en avais fait une, riposte Fersen, je ne l'abandonnerais pas ! »

A chacun de ses séjours dans la capitale il constate la croissante impopularité du couple royal et reçoit les confidences angoissées de la reine. Dès le début de la tempête révolutionnaire il quitte son régiment et accourt à Versailles pour veiller sur elle. C'est ainsi qu'il assiste aux journées d'octobre. Il a aux Tuileries des entrevues secrètes presque quotidiennes avec la souveraine. « C'est, dit-il, la créature la plus parfaite que je connaisse. Elle pleure souvent avec moi. »

On connaît son rôle lors de la fuite de la famille royale, qu'il conduisit lui-même jusqu'à Bondy. Quand la reine est prisonnière, il correspond par chiffre avec elle ; un des billets de Marie-Antoinette se termine ainsi : « Adieu, le plus aimé et le plus aimant des hommes ! »

Revenu en Suède et nommé grand maréchal de la cour, Fersen s'attache à la reine Charlotte. Accusé d'avoir empoisonné le prince royal, il est massacré par une foule en démence. Sur son cadavre, défiguré et piétiné, on retrouva une tabatière en or avec le portrait de Marie-Antoinette...

ALBERT MOUSSET.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Au plus haut point de Seine-et-Oise une chapelle est érigée

S. Exc. M^gr Roland-Gosselin, évêque de Versailles, entouré de M^gr Baudet, vicaire général, et de nombreux prêtres des environs, a consacré, le dimanche 9 septembre, la chapelle Sainte-Jeanne-d'Arc de l'Hautil. Plusieurs personnalités locales, dont M. Robert Bichet, député, ancien ministre, et M. Malassigné, maire de Triel, assistaient à la cérémonie. Bâti par MM. Durand — l'architecte qui édifia Saint-Ferdinand-des-Ternes — et Du Theil, ce sanctuaire est la conséquence d'un vœu. M^me Cahen, la bienfaitrice, dont l'activité et les dons ont permis la construction de cette chapelle, a en effet mené à bien cette entreprise pour obtenir du ciel la guérison de Frederick Snite, « l'homme au poumon d'acier ». Edifiée au point le plus élevé du diocèse, Sainte-Jeanne-d'Arc sera desservie par un vicaire nouvellement affecté à la paroisse de Triel. Ainsi rendra-t-elle les plus grands services aux habitants des hauteurs de l'Hautil, jusqu'alors très éloignés de toute église.

Le jubilé d'un jésuite japonais

Le R. P. Paul Tsuchimasdi, le plus ancien Père jésuite du Japon, qui depuis quarante ans professe à l'Université catholique de Tokio, vient de fêter son jubilé sacerdotal.

Les fêtes d'Autun

S. Em. M^gr Liénart, évêque de Lille et doyen des cardinaux français, a présidé à Autun les fêtes de saint Lazare.

DES LIVRES PRÉCIEUX

L'exposition évangélique qui se tient au Central Hall, Westminster, à l'occasion du Festival de Grande-Bretagne, procure de grandes satisfactions aux bibliophiles qui peuvent y admirer quelques bibles d'une extrême rareté. On y remarque aussi des bibles miniatures de grande valeur qui tiennent dans le creux de la main.

ROBERT DONZEL AUX ÉTATS-UNIS

On a souvent déjà mentionné l'admirable énergie déployée par M. Robert Donzel, qui, bien qu'aveugle, sourd et muet, a réussi à passer ses deux baccalauréats. Il a décidé de poursuivre ses études et il prépare conjointement une licence ès lettres classiques et une licence d'anglais. Il doit se rendre prochainement aux Etats-Unis, appelé par Miss Helen Keller (elle aussi, comme on sait, sourde, muette et aveugle), et y séjourner un certain temps grâce à la Fondation américaine pour les aveugles.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

« Hôtesse de Paris », c'est le titre charmant, imagé, consacré à une rubrique de la Radiodiffusion ; elle mérite les plus chaleureuses louanges et se détache de la grisaille des nombreuses chroniques qui valent d'être rajeunies...

Les auditeurs sont guidés dans la capitale par les soins de Jacques-Charles, de Spinelly, d'André Randall, de Jacqueline de Bourges, de Gustave Wion, de Gustave Nelson et de Capocci. La documentation d'Edmond Mahieux, la mise en ondes assurée par Pierre Duflos et l'orchestre dirigé par Henri Poussigue complètent l'excellente distribution.

Pourquoi cette chronique est-elle supérieure à beaucoup d'autres ?

Tout simplement parce que ses « inventeurs » font preuve d'une grande érudition, masquée par un langage familier. La promenade d'un lord anglais dans Paris, dont il veut connaître l'histoire et qui s'émerveille d'apprendre que la comtesse de Castiglione recevait Napoléon III dans ses appartements, rue de Passy, que Lamartine, Anna de Noailles, Gustave Nadaud devaient mourir dans le même quartier, est animée et variée. A l'énoncé de ces noms connus les sans-filistes donnent une valeur plus grande aux lieux que certains d'entre eux parcourent journellement. Ils apprennent avec plaisir que Gounod séjourna là, tout comme eux y demeurent maintenant. Edmond About, lui aussi, accusait une prédilection pour notre XVI^e arrondissement.

Ces souvenirs, ces évocations d'un temps malheureusement disparu sont enrichis par l'audition d'œuvres attachantes. C'est ainsi qu'à l'occasion d'une pensée à Gossec on entendit les fragments d'une de ses œuvres, comme on suivit non sans plaisir la célèbre chanson de Nadaud : « Deux gendarmes un beau dimanche ».

Louis Varney, auteur d'une quarantaine d'opérettes, parmi lesquelles figurent notamment *les Mousquetaires au couvent* et *Riquet à la houppe*, eut aussi les honneurs de la soirée. Les différentes générations à l'écoute entendirent avec plaisir *En avant Fanfan la Tulipe*, et le touriste, hôte d'un soir, rappela qu'il avait chez lui de précieuses assiettes à dessert représentant ce personnage connu...

W.-L. LANDOWSKI.

LA CROISIÈRE D'UN BATEAU EN RÉDUCTION

Une maquette de navire a traversé la Manche de Douvres à Calais, puis en sens inverse. *Miss-E. D.*, puisqu'elle s'appelle ainsi, a mis neuf heures pour franchir le pas de Calais. C'est un bel exploit si l'on songe que cette « coque de noix » longue de 1 m. 30, et qui pèse 30 kilos, est propulsée par un moteur d'un demi-cheval. Ce bateau miniature était dirigé, grâce à un dispositif de télécommande, depuis une vedette à bord de laquelle avaient pris place les cinq constructeurs.

HOMMAGE A L'INVENTEUR DU « PYROSCAPHE »

Ancêtre du bateau à vapeur, le « pyroscaphe », dont les premiers essais eurent lieu sur la Saône, à Lyon, le 15 juillet 1783, est dû au marquis de Jouffroy d'Abbans, dont plusieurs villes s'apprêtent à fêter le deuxième centenaire de la naissance. Un comité que préside M. Jean Marie, président de la Compagnie Générale Transatlantique, a organisé diverses manifestations avec le concours de l'Académie de marine. Deux ont eu lieu déjà, le 9, à Roches-sur-Rognon, lieu de naissance de l'inventeur, et à Baume-les-Dames le 15. Le 6 octobre une réplique du premier pyroscaphe évoluera sous les yeux des Lyonnais. En octobre aussi une exposition publique de documents s'ouvrira aux Champs-Elysées. Le 26 se tiendra, sous la présidence de M. Vincent Auriol, une séance solennelle à la Sorbonne.

COURRIER MEDICAL

Le docteur Parpalaid s'achemine maintenant vers l'honorariat, et chaque jour un peu plus vite. Il n'a jamais été aussi avide de connaissances. Rien de ce qui est médical ne lui est étranger. Il y garde sa jeunesse d'esprit, mais non le repos. « Je suis abonné, dit-il, aux deux plus grands hebdomadaires médicaux français ; ils sont, bien entendu, bihebdomadaires, et bien que j'y consacre mes heures de bureau, y compris les heures supplémentaires, je n'en viens pas à bout !

» Puis j'ai de terribles remords. Ce nom inconnu est sans doute celui du plus grand biologiste de demain, et cet article dont je n'ai lu que trois lignes est certainement la révélation de l'année. Ces périodiques ne font d'ailleurs que résumer une infinité de choses : les communications des sociétés savantes, les autres périodiques, les journaux spécialisés, l'Académie, la province et l'étranger ; bien souvent ils ne donnent que les titres et la référence des articles, et c'est ceux-là qu'on voudrait *in extenso*, car un résumé, on sait trop ce que cela vaut ! Mais qui voudrait tout savoir devrait lire aussi les hebdomadaires : la politique ne leur suffit plus, ils accommodent la médecine à leur sauce et trompent maintenant le public même sur sa santé ! Puis il y a la chronique judiciaire, pour un oui ou pour un non le médecin risque aujourd'hui d'être traîné en correctionnelle ! Puis les sports et les soins (?) de beauté et le régime de M. Haléor Gauser ! Médecine partout, et je me tâte pour savoir si je puis encore prescrire le sulfate de soude et le salicylate ! Ai-je le droit de m'endormir avant d'avoir pris connaissance du bulletin syndical et de celui du Conseil de l'Ordre ? J'aurais pu dédaigner le bulletin des médecins de réserve ? Pas même : on avait omis au Livre d'Or le nom de mon meilleur ami... En vérité, il faudrait trois vies d'homme pour faire un médecin un peu au courant. »

R.-J. M.

En vous abonnant à

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

... Vous êtes assurés de recevoir nos numéros spéciaux, qui ont fait la renommée de notre grande revue, et dont le prochain, qui paraîtra le *6 octobre*, est consacré au

SALON DE L'AUTOMOBILE 1951

Présenté sous une couverture en quadrichromie d'André Brenet, cet album de 115 pages, abondamment illustré, comporte notamment un reportage vivant sur la construction d'une voiture de série et une importante étude sur les problèmes de la circulation, avec un dépliant qui facilitera aux visiteurs du Salon venus de province ou de l'étranger leurs déplacements dans Paris.

LE 3 NOVEMBRE
UN NUMÉRO SPÉCIAL SUR L'ENFANCE

que toutes les familles françaises voudront avoir en leur possession.

LE 1er DÉCEMBRE
NOTRE NUMÉRO TRADITIONNEL DE NOËL

plus riche encore en illustrations que les années précédentes.

EN FÉVRIER PROCHAIN
UN NUMÉRO SPÉCIAL SUR L'INDOCHINE

Abonnez-vous
faites abonner vos amis

COURRIER DE LA DANSE

Ballet d'Espagne au Théâtre de l'Étoile

Des jeux de couleurs, des décors clairs, harmonieux, une mise en scène soignée... Mais on nous promettait l'Espagne ! « celle que le touriste ne peut voir »... Beaucoup de gitanes et beaucoup de toreros, mais peu de danse vraie et surtout sentie. Celle qui éclate n'est pas mauvaise, mais bien médiocre et terriblement vide de sens. La Gitana Blanca, jolie, jeune et expressive, danse avec si peu d'inspiration ! Elle est forcée dans presque toutes les scènes, excepté la scène burlesque d'un café de Séville. De plus elle manque de souplesse. Ses tours sont cassés, raides, ses beaux bras blancs d'Espagnole font des angles et ignorent les courbes particulières à la danse de ce pays.

Le programme est harmonieusement conçu, varié, pittoresque. De bonnes idées, mais souvent mal réalisées, comme cette évocation de la « Soledad Montoya » de Lorca, dans laquelle la Gitana, on ne sait pourquoi, interrompt le drame par de petites interjections populaires.

La danseuse est admirablement entourée. Un guitariste excellent, Miguel Borrull. Des danseurs disciplinés (Salvador Vargas, de belle ligne et de bonne technique). Quatre chanteurs extraordinaires.

MARTINE CADIEU.

ANNIVERSAIRE NEWYORKAIS

Les Américains sont aussi friands que nous de reconstitutions historiques, et si la ville de New-York n'est pas près de célébrer son « bimillénaire », du moins vient-elle de fêter le centenaire de ses transports en commun.

A cette occasion on a pu voir le maire de la cité, M. Vincent Impelliteri, entouré des autorités et d'un conducteur de la Compagnie, tenir les rênes d'un antique omnibus aussi fermement que celles de la municipalité.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Au polo de Biarritz, rencontres tumultueuses sur le terrain de la cité des Fleurs, aménagé récemment. La coupe du Prince de Galles s'est disputée devant plus de 2.000 spectateurs. Victoire de Cibao la Pampa sur Rabat par 5 1/2 à 5. Jolies balles de Gracida (Cibao) et de Montbrison (Rabat). Jeu très ouvert à la troisième période. Objet d'art offert par le duc de Windsor. Un deuxième match opposait les Espagnols Puerta de Hierro aux Léopards franco-britanniques. Les Ibériques, remontés en poneys plus rapides, prirent le meilleur par 8 1/2 à 5.

Valençay, fastueuse demeure seigneuriale, son parc et ses futaies, ont été le décor d'un tournoi de grande classe. Le prix de Talleyrand revient après barrage à M. Calmon, galopant Bienvenue ; échappée-éclair de 55' 4/5. Malgré l'orage, les deux *ex æquo* des « Six-Barres », Mlle Cancre et M. Calmon, finirent sur 1 m. 90. Buffet froid le soir au château. Le comte Jean de Talleyrand aidait le duc et la duchesse de Talleyrand et Valençay à faire les honneurs. Parmi les invités : président Roclore, comte Costa de Beauregard, capitaine Clavé, comte et comtesse Renach-Cessac et M. de Peyerimhoff.

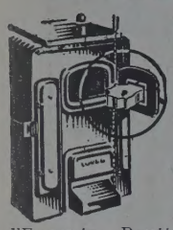
Une pluie sans espoir attrista la réunion de Caen, organisée par M. Ed. Henry dans le cadre de la foire-exposition. Il fallut remettre au lendemain les épreuves du premier jour, et même changer de terrain, fait unique dans les annales. Mais un sol lourd ne saurait gêner les « jumpers » normands ; les parcours à ce point de vue furent démonstratifs. La coupe échoit à Boumard, seul sans faute en 1'31", confié par M. Henry, son propriétaire, à M. J. Chabrol. Daliba B décroche le championnat de Normandie des quatre ans sous M. Birette. S'il battit le record du mauvais temps, le concours offrit le dédommagement d'une soirée dansante à l'hôtel Malherbe. M. Guillou, maire de la ville, M. Vermughen, commissaire de la foire-exposition, passèrent dans les salons avec MM. Cantillot et Halot, invités belges.

D. TRÉ-HARDY.

M. Guillou, maire de Caen, accompagné du colonel Bonnel et de M. Henry, remet la coupe challenge Paris-Normandie à M. Samson Michel.

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

ÉCONOMISEZ 25 A 35 % DE CHARBON



en équipant vos chaudières avec l'économiseur Edco.

Pose facile, sans frais, par simple échange des portes.

Quelques clients: Chemins de fer du Nord, P.-L.-M., Banque de France, Crédit Lyonnais, Comptoir National d'Escompte, Recettes-Perceptions de Paris, des milliers d'hôtels et maisons particulières, Paris et province. Représentants régionaux dans toute la France.

Brochure gratuite sur demande.

Edco, service 20, 216, rue de Rivoli, Paris (1er) (Tuileries). OPE. 87-17.

CE QUE 2.000.000 D'AUTOMOBILISTES ATTENDAIENT...

Pour la première fois, un document exclusif est apporté par l'*Automobile* de septembre qui révèle, avec toutes leurs caractéristiques, les performances réelles des voitures françaises.

En présence d'huissier, les représentants officiels des grandes firmes et les techniciens de l'*Automobile* ont confronté leurs résultats d'essais sur un circuit laboratoire de 100 kilomètres comportant 255 virages.

La preuve attendue est faite : la valeur d'une voiture ne dépend pas seulement de ses qualités techniques, mais aussi de la manière de conduire. Dans une même voiture les différences de consommation atteignent 20 % : une conclusion à méditer par tous les usagers !

Au sommaire également : « Nos indiscrétions autour du Salon.»

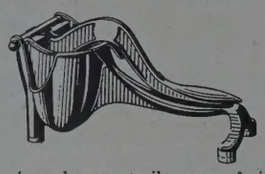
En vente partout : à défaut contre 60 francs à *l'Automobile*, 8, rue de Milan, Paris (9e).

CHASSEURS... Chassez avec une arme de classe :

Kerne, fabricant, 4, place Hoche, Versailles. Tél. : VER. 28-18.

Spécialiste de superposé avec et sans éjecteur, fusil à platines, système hollandais, paire de fusils, armes de grand luxe et toute fabrication.

« SQUEEZIT TRIOMPHE »



De tous les appareils presse-fruits, le *Squeezit Triomphe* est le plus *simple*, le plus *efficace* et le plus *pratique*.

Robuste, rapide, bien en main et puissant, il donne le maximum de jus en lui gardant sa saveur, évite l'emploi de passoire ou d'un récipient spécial. Le jus recueilli dans la base de l'appareil est filtré, prêt à servir.

Démontage et entretien très faciles.

Dans toutes bonnes maisons et Kirby Beard & Co, 5, rue Auber, Paris. OPEra 24-65.

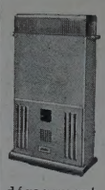
ON VOUS JUGERA SUR VOTRE CONVERSATION

Cette seule idée suffit à paralyser des milliers de gens intelligents, mais peu cultivés, les privant ainsi de leur seule chance de mener une vie de société agréable, de sortir de leur milieu et de se faire d'intéressantes relations !

Ne soyez pas de ceux-là ! Vous seriez impardonnable, car pour un minimum d'efforts et d'argent l'ingénieuse méthode par correspondance de **formation accélérée** peut faire de vous, en six mois, une personne agréablement cultivée, capable de discuter avec aisance sur les sujets les plus divers : **Arts, Littérature, Théâtre, Musique, Philosophie, Actualité**, etc.

Passionnante brochure gratuite nº 881 sur demande à l'Institut culturel français, 6, rue Léon-Cogniet, Paris (17e). Joindre deux timbres pour frais.

UNE RÉVOLUTION DANS LE CHAUFFAGE ÉCONOMIQUE !



Certes, le chauffage au pétrole n'est pas nouveau... mais il y a révolution dans le fait qu'il existe aujourd'hui une gamme de radiateurs et un calorifère qui, grâce à l'application des Becs « Aladdin » (brevets mondiaux) fonctionnent sans dégagement d'odeur, de fumée et d'oxyde de carbone.

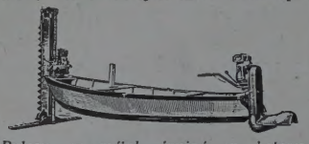
Ces appareils ne nécessitent aucuns frais de pose ni de cheminée d'évacuation. Ils s'allument avec une simple allumette. Leur combustible est bon marché, facile à se procurer et peu encombrant à emmagasiner. Sans pression ni pré-chauffage, les appareils « Aladdin » sont d'une sécurité absolue. Et quelle économie !

Catalogues et procès-verbaux du Laboratoire d'essai du Conservatoire des Arts et Métiers gratuits sur demande.

Industries Aladdin S. A., 149, boulevard Ney (18e). (MAR. 59-53 et 98-97.)

BLOC-FAUCARD BATEAU-FAUCARDEUR (Bois ou Métal) PROPULSEUR AMOVIBLE

telles sont les trois heureuses innovations, aussi indispensables l'une que



Bateau en métal, équipé en bateau-faucardeur et portant le propulseur amovible.

l'autre, créées par la maison Cl. Bonnet et Fils pour l'entretien des étangs, canaux et bras de rivières, et complétées, le cas échéant, par la drague pour curage construite par la même maison.

Établissements Cl. Bonnet et Fils, constructeurs, 4, rue de la Bastille, Paris (4e).

VOUS SOUFFREZ DES COURANTS D'AIR ...vous gaspillez votre chauffage

Faites installer les joints métalliques Benoit sur vos fenêtres et portes... Vous serez tranquilles pour des dizaines d'années.

Suppression des infiltrations de vent, bruit, pluie, poussières et des déperditions de chaleur, 35 % d'économie de combustible. Pose dans toute la France.

Demandez notre documentation nº 46 aux Établissements E. Benoit et Cie, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e). Tél. : TAI. 66-24 et 66-25.

SURDITÉ VAINCUE

en trente jours sans appareils coûteux, disparition des bourdonnements. Rééducation et retour progressif de l'audition. Efficacité prouvée dans quinze pays. Notice discrète gratuite sans engagement du docteur Reichmann : S. A. B. (Service XC), 23, rue Saint-Michel, Menton (Alpes-Maritimes).

SITUATIONS DANS LA POLICE

Pour devenir commissaire, secrétaire, officier de police, inspecteur, gardien France, outre-mer, demandez le guide illustré gratuit Nº 3119 C donnant conditions d'admission ; avantages et liste de tous emplois d'État ouverts de seize à quarante-cinq ans.

Ecole au foyer, 39, rue D.-Rochereau, Paris. Vingt-trois ans de succès.

DEUX ACCESSOIRES

réellement i pensables co teront maint votre confo bord.

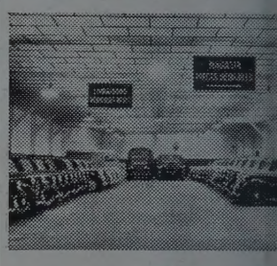
a) La to porcelaine s çant dans l'é seur de la cl deur de votre ba

b) *Le Kid* (w.-c. de format ré offrant tous les avantages des grands. La même maison construisant tous autres accessoires, tels que chaînes, ancres, compas, lochs, winches, etc.

Ets Cl. Bonnet et Fils, 4, ru la Bastille, Paris. Tél. : ARC. 9

CLIMATISATION

Embellissez et modernisez garage et vos ateliers par la d'un plafond Vitrex. Vous réali



S. C. A., concessionnaire Citroën Neuilly-sur-Seine, 65, av. du Ro

ainsi très économiquement une c tisation, hiver comme été. Les voi seront protégées du gel, de la pou et de la chaleur.

Demandez la documentation F. Vitrex, 27, rue Drouot, Paris, installe dans toute la France.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Henriette Saint-Amant : *Catherine et moi* (Julliard).

Pourquoi cacher, puisque aussi bien c'est fort connu, qu'Henriette Saint-Amant n'est autre que la femme de notre confrère et ami Pierre Descaves ? Elle n'en a eu que d'autant plus de mérite à franchir la barrière redoutable qui sépare le côté du lecteur de celui de l'auteur.

Elle l'a franchi beaucoup plus qu'honorablement. *Catherine et moi*, qui retrace la vie de deux adolescentes avant et pendant l'autre guerre, est une œuvre pleine de fraîcheur et d'adresse. Il n'était pas facile de réussir si justement la peinture d'un monde de petites filles modèles — ne vous y fiez pas ! — où la venue des blessés du front ne déclenche d'autres problèmes que ceux du sentiment. Bravo pour tant de tact et de grâce !

Paul Géraldy : *l'Homme et l'Amour* (Hachette).

Sous le titre *l'Amour* ce petite livre a déjà paru dans une collection où il voisinait avec le *Sports*, de Giraudoux, *la Conversation*, de Maurois, etc. Le titre actuel en précise plus exactement le sujet.

En fait, il s'agit d'une forme très neuve : d'un petit roman — le roman de l'homme amoureux — constitué... par une suite de maximes. Elles montrent avec une grande délicatesse psychologique la relativité des sentiments humains.

En lisant ce livre on s'élève de la curiosité à l'adhésion. Il fallait être Géraldy pour réussir une gageure qui n'est pas sans évoquer, par instants, la philosophie de Georges Courteline...

René Barjavel. *Journal d'un homme simple* (Frédéric Chambriand).

« Je vais donc écrire un livre de plus, bien que je n'aie rien de plus à dire que la plupart de nos beaux génies. » Tel est l'avertissement que nous donne, dès la première page de ce journal, l'auteur du *Voyageur imprudent*. Ce qu'il nous livre en effet ce sont les réactions vives et spontanées, face à la vie de tous les jours, d'un homme de la rue qui serait devenu écrivain, ou d'un écrivain qui serait resté homme de la rue. Il nous parle de tout, de son chien et de la politique internationale, du prix des poireaux et de Baudelaire. Enfin il consacre un chapitre à la prochaine guerre mondiale sous le titre féroce : « Demandez le programme », et en se laissant ainsi aller à son goût de l'anticipation il retrouve ce qui est sans doute le meilleur de son talent.

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

L'abonnement nº 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement nº 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale»

L'abonnement nº 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les trois numéros spéciaux traditionnels : « Noël », « Salon de l'Auto » et « Printemps ».

L'abonnement nº 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux traditionnels et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Les numéros « spéciaux d'actualités » sont servis sans augmentation de prix aux abonnés des quatre catégories.

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT Nº 1	ABONNEMENT Nº 2	ABONNEMENT Nº 3	ABONNEMENT Nº 4
Un an....	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	ABONNEMENT Nº 1	ABONNEMENT Nº 2	ABONNEMENT Nº 3	ABONNEMENT Nº 4
Un an....	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 3e trimestre 1951. Nº 147. — Printed in France.

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

POUR LES COTONS IMPRIMÉS

GOÛT
QUALITÉ
CRÉATIONS

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★
MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE
MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE
★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

Dans
le monde entier
la Femme apprécie
le Macaroni
Rivoire et Carret
RIVOIRE & CARRET